

ALBUM LITTÉRAIRE.

VOLUME 3.]

LECTURES DU SOIR.

[NOUVELLE SÉRIE.]

LE ZODIAQUE.

SATIRES.

A. M. ROTHSCHILD.

LE PEUPLE JUIF.

On ne voit plus aucun reste ni des anciens Assyriens, ni des anciens Médes, ni des anciens Perses, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains. Les Juifs, qui ont été la proie de ces nations si célèbres dans les histoires, leur ont survécu; et Dieu en les conservant nous tient en attente de ce qu'il veut faire encore des malheureux restes d'un peuple autrefois si favorisé.

(BOSSUET, *Disc. sur l'hist. univ.*)

Ce n'est pas tout à fait une légende vaine,
Un conte inadmissible à la raison humaine.
Que cet homme frappé de l'empreinte de Dieu,
Citoyen de la terre et proscrit de tout lieu,
Qui, sans pouvoir trouver un endroit pour sa tombe,
Demeure seul debout entre tout ce qui tombe,
Recommence toujours un éternel chemin,
Et traverse le monde, un bâton à la main.
Cet être infatigable à parcourir sa route,
Cet étrange marcheur n'existe pas sans doute,
Non; mais il est le type et l'emblème certain
D'un grand peuple courbé sous le même destin,
Egarant comme lui sa fuite vagabonde,
Sa vie indestructive à tous les coins du monde;
Sans terre, sans États, sans royaume, et pourtant
Sur cent empires morts toujours seul existant;
Toujours comme Daniel sortant de la fournaise,
Toujours portant au front le sceau de la Genèse,
Et depuis six mille ans à lui-même pareil;
Six mille ans! c'est son âge et celui du soleil.

Sans juger si sa race est élue ou maudite,
En face d'un Hébreu quel penseur ne médite,
N'examine, ne touche avec de saints frissons
La race inamovible entre nous qui passons!
De trouble et de respect l'antiquaire en tressaille;
De quel métal est donc cet étrange médaillon
Qui, dans Sichem frappée au coin de Jéhovah,
A si bien conservé les traits qu'il y grava,
Intacte comme au jour qu'elle sortit du moule,
Malgré le frottement des nations en foule,
Infusible au milieu du cratère profond,
De ce fatal creuset du temps où tout se fond?
L'histoire explique tout, excepté ce mystère,
Cet énigme jetée aux sages de la terre,
Et qu'éternellement on chercherait en vain,
A moins de feuilleter le volume divin,
De mêler son esprit à celui du prophète,
D'en demander le mot à celui qui l'a faite;
Aiors elle est visible au sens religieux:
Sinon, c'est un problème à dessécher les yeux.

Faut-il que cette image incessamment me sùive ?
Quelle vitalité dans cette race juive !
Quel peuple ! voyez-vous par quel puissant effort
Son pied tenace adhère au limon dont il sort !
Comme le premier né de la famille humaine,
On dirait qu'il regut le monde pour domaine,
Qu'il est maître et seigneur du terrain tout entier
Dont tout autre, en passant, n'est que l'usufruitier.
Où ne trouve-t-on pas ses vestiges notoires ?
Sa sandale a marché dans toutes les histoires ;
A toutes les grandeurs il a porté la main :
A l'Asie, à la Grèce, au colosse romain ;
Il a vu, dans sa longue et tragique épopée,
Alexandre, Cyrus, Marc-Antoine, Pompée,
Le vieux Vespasien et son terrible fils ;
Les monts qu'il maçonna sont encore à Memphis ;
Les cités qu'il remplit sont toutes disparues.
Oui, ce peuple qui passe aujourd'hui dans nos rues,
Qui converse avec nous, qui couche sous nos toits,
Chez le Perse et le Mède habitait autrefois ;

Il errait, en chantant sur sa harpe captive,
Dans Suze, dans Ragès, Babylone et Ninive ;
Ses lèvres se trempaient dans les ondes du Nil,
Du Tigre et de l'Euphrate, amères pour l'exil.
Eh bien ! de ces splendeurs qui nous semblent un
[rêve,
De tous ces peuples forts par les lois et le glaive,
Plus riches, plus nombreux, plus florissants que lui
Il ne reste pas même un atome aujourd'hui ;
Et lui, pauvre habitant d'une âpre solitude,
Lui, vaincu, ravagé, réduit en servitude,
Broyé par le marteau de trente nations,
Promenant en tout lieu ses désolations,
O prodige ! malgré les fers, le deuil, l'insulte,
Avec la même face, avec le même culte,
Portant encore aux mains les tables de sa loi,
Il est là, toujours là... qu'on nous dise pourquoi !

Mais que sert de conter ces antiques épreuves.
Ses exils continus avec les tribus veuves,
Son chemin de douleurs et de calamités,
Tous les tourmens qu'il a subis et surmontés ?
Qu'est-ce pour lui d'avoir brisé tous ces obstacles ?
Un miracle plus grand que ces premiers miracles,
Et qui prouve encore mieux le principe puissant
Que le ciel infusa dans sa chair et son sang
Un fait plus inouï, c'est de voir qu'il surnage
Après avoir franchi les flots du moyen âge ;
Que ce peuple, réduit à son propre soutien,
N'ait pas tout disparu sous le monde chrétien.
Quel renouvellement de maux et de traverses !
Non, les Assyriens, les Médes, ni les Perses,
N'inventèrent jamais l'excès d'oppression
Que l'Europe versa sur les fils de Sion ;
Les vieux temps ne sont rien près de la nouvelle

[étre :

Les saints inquisiteurs instruments de colère,
En ont plus mutilé, plus broyé sous leur char
Que les Antiochus et les Salmanazar ;
De leurs sanglants lambeaux chaque terre est rem-

[plie :
France, Espagne, Angleterre, Allemagne, Italie,
Le monde entier se ferme à leur sinistre abord
Ou s'ouvre devant eux pour leur donner la mort ;
Toute ville devient Ninive ou Babylone ;
Là sur leur tête impure on cloue un bonnet jaune ;
Ici, comme un bétail, on les parque la nuit ;
D'infamantes clameurs la foule les poursuit ;
On invente pour eux des impôts et des tailles ;
Pour l'or qu'on leur suppose on fouille leurs en-
[traîlles ;
Ils expirent, aux mains des peuples et des rois,
Par le fer, par le feu, par la corde et la croix.

Impuissantes fureurs ! inutile démenée !
Loin d'avoir extirpé leur féconde semence,
La rage des gentils, sous le féau d'airain,
En écrasant la paille a fait bondir le grain.
Comme au temps d'Aaron, le peuple israélite
Continue à porter l'arche cosmopolite ;
L'hosanna retentit dans l'Inde, à l'Occident,
Sous le septentrion, sous le soleil ardent ;
Rien n'est changé : la loi garde sa forme antique,
Telle qu'elle est par Dieu marquée au Lévitique ;
L'autel des saints parfums, le chandelier d'or pur,
Le Propitiatoire, œuvre du fils de Hur,
La double pierre où vit l'Éternel Décalogue,
A la place prescrite ornent la synagogue ;
La robe du grand-prêtre a gardé tous ses plis ;
Sous le même *taled* ils chantent recueillis ;
Leur bouche a retenu la langue modulée
Que parlaient leurs aïeux, que Dieu leur a parlée ;
Debout, les pieds chaussés, comme prêts à partir,
Ils célèbrent toujours le sanglant souvenir
De ce festin pascal, le dernier qu'à la hâte
Ils mangèrent, la nuit sur une rive ingrate.
Et si l'homme qui fut leur guide quarante ans,
L'homme qui porte au front deux rayons éclatants,
Si Moïse aujourd'hui descendait de la nue
Ou sortait, tout à coup, de sa tombe inconnue,
Il trouverait son peuple ainsi qu'il l'a quitté,
Toujours distinct, toujours empreint d'antiquité ;
Il le reconnaîtrait à sa voix, à ses gestes,
A son profil convexe, à cent traits manifestes,
Le même qu'il mena par des chemins si longs
Du pays de Gessen aux fortunés vallons,
Celui pour qui sa verge, entre d'arides plaines,
De la pierre d'Horeb fit jaillir des fontaines ;
Celui qui, tant de fois, contre lui murmura
Dans les déserts de Sur, de Sin et de Mara.

Leurs destins sont changés ; qu'ils bénissent la
[France :

Elle a sonné pour eux l'heure de délivrance,
Elle s'est élevée au rôle glorieux
Que Cyrus accomplit en sauvant leurs aïeux.
Dans un hymne d'amour que leur bouche la nomme
Quand elle proclama les droits sacrés de l'homme,
Que son code immortel, par la raison dicté,
Des castes et des rangs raya l'iniqité,
Brisa des vieux abus la puissance factice,
Nul ne fut excepté du niveau de justice ;
L'astre qu'elle fit luire au monde ténébreux
Eut sa part de rayons pour le front des Hébreux ;
Refoulant au chaos les édits arbitraires,
La Liberté les fit nos égaux et nos frères,
Nous serra dans un même et saint embrassement ;
Ils ont justifié leur affranchissement.
A peine ont-ils reçu sur leur face ternie
Ce soleil de la loi qui chasse l'agonie ;
A peine ont-ils ouvert leurs avides pommons

Aux flots vivifiants de l'air que nous humons,
Qu'ils ont prouvé comment l'homme se régénère ;
Qu'ils ont développé ce type originaire,
Ces organes de feu, cet esprit d'Orient
Qui déroule le monde en le coloriant.
Eux qui jusqu'au pavé courbaient leur humble tête,
Du monde social ils atteignent le faite :
Les voilà dans les arts devenus nos rivaux ;
La science jaillit de leurs profonds cerveaux ;
Les Stern, les Jacobi que la gloire distingue
Ont rapproché de nous Pétersbourg et Gottingue ;
Salvator prend la plume, lési le burin ;
Péreira de rail-ways sillonne le terrain ;
Entre les noms marquants pour qui sa porte s'ouvre
Lehmann, Winterhalter prennent leur place au
[Louvre ;
Des torrents d'harmonie, en éclatant dans l'air,
Proclament Mendelssohn, Halévy, Meyerbeer ;
Aux voûtes du Parquet leur voix nous interroge ;
La robe judaïque a reçu l'épitoqe ;
Jusqu'au palais Bourbon, où tout respandit mieux,
Le Sanhédrin s'installe avec Fould et Crémieux ;
Et sur l'antique scène, autrefois rebutée,
Où Racine soupire avec sa voix flûtée,
Où Corneille rugit ses larges vers romains,
Leur Rachel s'électrise au fracas de nos mains.

Entre ces sommités dont la tienne diffère,
Rothschild ! tu t'es ouvert une éminente sphère,
Non parce que la Bourse, océan orangeux,
Tremble à ton *quos ego*, dans ses terribles jeux,
Se condense, de Naples au fond de la Baltique ;
Mais comme un arc-boutant du monde politique,
Les rois sont à genoux devant le financier ;
Quand leur main déployant la balance d'acier
Pèse des nations la lourde destinée,
Du côté de ton nom elle tombe inclinée.
Au fond de ton comptoir ces humbles grands vas-
[saux

Viennent te marchander seldats, armes, vaisseaux ;
Sous peine de *faillir*, ils te restent fidèles ;
Londres, Vienne, Paris, sont tes trois citadelles
Qui te montrent de loin comme l'ombre d'Endor.
Et dominant l'Europe avec des boulets d'or,
L'homme qu'à ces hauteurs la Providence érige,
Quand il regarde en bas est frappé de vertige.
Ferme les yeux ; recueille un moment tes esprits ;
Médite sur un sort digne d'être compris ;
Remplis-toi d'une grande et pieuse pensée :
Nulle chose, ici-bas, n'est au hasard lancée.
Ce n'est pas en aveugle et sans combinaison
Que le Dieu d'Israël fit grandir ta maison,
Que, prodigue pour toi, pour les autres avare,
Sur les douze tribus il la mit comme un phare ;
Ce Dieu ne t'a choisi que pour son réservoir ;
L'excès des biens commande un excès de devoir.
Nous ne le nions pas ; ta main est toujours prête
A répandre l'aumône ou publique ou secrète ;
Dans une égale part, au fond de leurs greniers,
Le juif et le chrétien reçoivent tes deniers ;
Tu souscris largement aux publiques détresses ;
Jamais, en te quittant, les nobles patronesses
Ne serrent les cordons de leur sac de velours.
Sans qu'à leurs doigts gantés ils paraissent plus
[lourds.

Ce rôle t'assimile à des riches vulgaires ;
Ce sont là des vertus qui n'appauvrissent guères
Et qu'un simple bourgeois pratique indolemment
Afin d'édifier son arrondissement.
D'un luxe intérieur on dit que tu te pares ;
Quoi ! de rideaux, des lits, des fauteuils en bois
[rares,
Des panneaux ciselés dans tes amples salons,
Des tapis où l'on craint d'imprimer les talons,
Quoi ! de cette splendeur ton orgueil se contente !

Eh ! quand tu la rendrais encor plus éclatante,
Quand du seuil de la porte à la cime des toits,
L'or d'Ophir coulerait dans ton hôtel d'Artois,
Que laisserais-tu donc, Rothschild ! en cessant

[d'être,

Do ce pompeux amas que ton pied foule en maître,
De ce faste où tes yeux se seraient tant complus ?
Un bruit de banque, un nom de chiffres ; rien de

[plus.

Ose incruster ton nom ailleurs que sur le sable,
Sur des œuvres qui font la gloire impérissable ;
Dresse des monuments qui te feront bénir
Par le siècle qui passe et les temps à venir :
Fonde des ateliers, gymnases populaires,
Des collèges nourris par tes larges salaires ;
Imite ce Beaujeu qui, pour vivre au tombeau,
Bâtit un hôpital auprès de son château :
Elevé, comme lui, d'immuables hospices
Glorieux de porter ton nom aux frontispices ;
Sur l'inféconde lande et le fievreux marais
Fais croître des épis ou des ombrages frais ;
Aux arts déshérités, aux nobles industries
Ouvre ces muséums, ces vastes galeries
Qui portèrent longtemps à de si hauts destins
Le nom des Médicis, orgueil des Florentins.

Que dis-je ! voici bien une œuvre plus immense,
Un plan que le vulgaire appellera démence,
Que ton bras vigoureux pourtant peut achever,
Que du moins le poëte a le droit de rêver :
A ton peuple semé sur tous les points du monde
Fais entendre un appel ; qu'il l'écoute et réponde :
Que ce peuple à ton nom vienne se rallier ;
Montre-toi son *Rothschild*, son *rouge bouclier*,
Le bouclier des forts dont parle l'Écriture ;
Fais luire à son espoir une grandeur future,
Le retour vers le sol où tendent tous ses vœux,
Car la terre promise est à toi si tu veux.
Achète la Syrie à la Sublime-Porte,
Dix ou vingt millions, ou même plus, qu'importe !

Le sultan obéré bondira de plaisir
De vendre ce lambeau qu'il a peine à saisir,
Et dont le vain tribut qu'attendent ses mains vides
Est rongé tous les ans par des pachas avides.
Sitôt que ces Etats te seraient dévolus,
Rassemblant sous ta main les émigrés élus,
Tu les ramènerais sur cette terre amie,
Comme Zorobabel, Esdras et Nohémie,
Non pas pour rebâtir les bibliques sommets
Des murs de Solomon détruits à tout jamais ;
Mais pour édifier, au lieu de ce fantôme,
Un Etat social, république ou royaume,
Le règne pacifique et régénérateur
D'un peuple commerçant, agricole et pasteur,
Offrant aux nations en foule convoquées
Des autels pour la croix, des temples, des mos-

[quées,

Ce que n'a pu l'Europe, avec Dieu pour appui,
Au siècle des croisés, est possible aujourd'hui.
Pourquoi l'œuvre de Penn, qu'on traitait d'utopie,
Ne pourrait-elle pas avoir une copie ?
Comme tu peux le faire, il acheta le sol
Où l'aigle américaine a pris un si haut vol.

Ah ! si je n'offre ici qu'un poétique rêve,
En le formant, du moins, l'âme heureuse s'élève :
Il serait beau de voir ton peuple indépendant
Instruit aux lois, aux mœurs, aux arts de l'Occi-

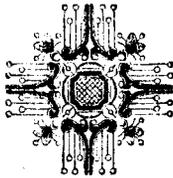
[dent,

Etendre tout à coup sa race policée
Des plaines d'Ascalon jusqu'à Laodicée,
Et ces mêmes proscrits dont le front soucieux
Eut, près de deux mille ans, le poids des autres

[cieux,

Avec ce même front rayonnant de lumière,
Rendus, par un prodige, à leur terre première,
Redresser, à ta voix, un nouveau piédestal
Au colosse tombé du monde oriental.

BARTHELEMY.



LE MEDECIN DU VILLAGE.

On se passe de main en main, dans les salons de l'aristocratie parisienne, un charmant volume tiré à quelques exemplaires seulement en faveur d'un petit nombre de privilégiés. Ce volume ou plutôt cet écrin littéraire renferme deux nouvelles et ne porte point de nom d'auteur ; toutefois, au parfum de bonne compagnie qui s'en exhale, à l'exquise sensibilité qu'il respire, on devine aisément la plume d'une femme, et d'une femme élevée dans les raffinements d'une vie élégante, dans les délicatesses d'un monde supérieur. Nous nous empressons de dérober à ce livre le ravissant tableau qui suit en répétant avec un dicton trivial mais tout-à-fait de circonstance : *Bon vin n'a pas besoin d'enseigne.*



— Mon Dieu ! qu'est ceci ? » s'écrièrent à la fois plusieurs personnes qui se trouvaient réunies dans la salle à manger du château de Burcy.

La comtesse de Moncar venait d'hériter, par la mort d'un oncle fort éloigné et fort peu pleuré, d'un vieux château qu'elle ne connaissait pas, quoiqu'il fût à peine à quinze lieues de la terre qu'elle habitait l'été. Mme de Moncar, une des plus élégantes et presque une des plus jolies femmes de Paris, aimait médiocrement la campagne. Quittant Paris à la fin de juin, y revenant au commencement d'octobre, elle entraînait chez elle, dans le Morvan, quelques unes des compagnes de ses plaisirs de l'hiver, et quelques jeunes gens choisis parmi ses danseurs les plus assidus. Mme de Moncar était mariée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et qui ne la protégeait pas toujours par sa présence. Sans trop abuser de sa grande liberté, elle était gracieusement coquette, élégamment futile, heureuse de peu de chose, d'un compliment, d'un mot aimable, d'un succès d'une heure, aimant le bal pour le plaisir de se faire jolie, aimant l'amour qu'elle inspirait pour voir ramasser la fleur qui s'échappait de son bouquet ; et lorsque quelques grands parens lui faisaient une docte remontrance : — Mon Dieu, disait-elle, laissez-moi rire et prendre gaiement la vie ! cela est moins dangereux que de rester dans la solitude, à écouter les battemens de son cœur ! Moi, je ne sais seulement pas si j'ai un cœur. — Le fait est que la comtesse de Moncar ne savait à quoi s'en tenir à cet égard. L'important pour elle était que ce point restât douteux toute sa vie, et elle trouvait prudent de ne pas se laisser le temps de réfléchir.

Un matin donc, elle et ses hôtes, par

une belle matinée de septembre, se mirent en route pour le château inconnu avec l'intention d'y passer une journée. Un chemin de traverse que l'on disait praticable, devait réduire à douze lieues le voyage que l'on entreprenait. Le chemin de traverse fut affreux : on s'égara dans les bois ; une voiture se cassa ; enfin ce ne fut que vers le milieu du jour que les voyageurs, fatigués et peu émerveillés des beautés pittoresques de la route, arrivèrent au château de Burcy, dont l'aspect ne devait guère consoler des ennuis du voyage.

C'était un grand bâtiment aux murs noirs. Devant le perron, un jardin potager, en ce moment sans culture, descendait de terrasse en terrasse, car le château, adossé aux flancs d'une colline boisée, n'avait aucun terrain plat autour de lui ; des montagnes l'écrasaient de tous côtés ; elles étaient rocailleuses, et les arbres poussant au milieu des rochers, avaient une verdure sombre qui attristait les regards. L'abandon ajoutait au désordre de cette nature sauvage. Mme de Moncar resta interdite sur le seuil de son vieux château.

— Voilà qui ne ressemble guère à une partie de plaisir, dit-elle, et il me prend envie de pleurer à l'aspect de ce lugubre lieu. Cependant voici de beaux arbres, de grands rochers, un torrent qui gronde : il y a peut-être là une certaine beauté ; mais tout cela est plus sérieux que moi, dit-elle en souriant. Entrons et voyons l'intérieur.

— Oui, voyons si le cuisinier, parti hier en avant-garde, est arrivé plus heureusement que nous, répondirent les convives affamés.

Bientôt on acquit l'heureuse certitude qu'un abondant déjeuner serait rapidement servi, et l'on se mit, en attendant, à parcourir le château. Les vieux meubles couverts de toiles usées, les fauteuils qui n'avaient plus que trois pieds, les tables qui branlaient, les sons discordants d'un piano oublié là depuis vingt ans, fournirent

mille sujets de plaisanteries. La gaieté reparut. Au lieu de souffrir des inconvéniens de cet incomfortable séjour, il fut décidé que l'on rirait de tout. D'ailleurs, pour ce monde jeune et oisif, cette journée était un événement, une campagne presque périlleuse, dont l'originalité commençait à parler à l'imagination. On avait brûlé un fagot dans la grande cheminée du salon ; mais, des bouffées de fumée s'étant fait jour de toutes parts, chacun s'enfuit dans le jardin. L'aspect en était bizarre ; les bancs de pierre étaient couverts de mousse ; les murs des terrasses, souvent éboulés, avaient laissé croître entre les pierres mal jointes mille plantes sauvages, tantôt s'élançant droites et hautes, tantôt tombantes à terre comme des lianes flexibles ; les allées avaient disparu sous le gazon ; les parterres, réservés aux fleurs cultivées, avaient été envahis par les fleurs sauvages, qui poussent partout où le ciel laisse tomber une goutte d'eau et un rayon de soleil ; le liseron blanc entourait et étouffait le rosier des quatre saisons ; le mûrier sauvage se mêlait au fruit rouge des groseilles ; la fougère, la menthe aux doux parfums, les chardons à la tête hérissée de dards, croissaient à côté de quelques lis oubliés. Au moment où les voyageurs entrèrent dans l'enclos, mille petites bêtes, effrayées de ce bruit inaccoutumé, s'enfuirent sous l'herbe, et les oiseaux quittèrent leurs nids en volant de branche en branche. Le silence, qui avait tant d'années régné dans ce paisible lieu, fit place au bruit des voix et à de joyeux éclats de rire. Nul ne comprit cette solitude ; nul ne se recueillit devant elle. Elle fut troublée, profanée sans respect. On se fit de nombreux récits des différens épisodes des plus jolies soirées de l'hiver, récits entremêlés d'aimables allusions, de regards expressifs, de complimens cachés, enfin de ces mille riens qui accompagnent les conversations de ceux qui cherchent à se plaire, n'ayant pas le droit d'être sérieux.

Le maître d'hôtel, après avoir vainement erré le long des murailles du château pour trouver une cloche qui pût retentir au loin, se décida enfin à crier du haut du perron que le déjeuner était servi. Le demi-sourire qui accompagnait ces paroles prouvait qu'il se résignait, comme ses maîtres, à prendre le parti de manquer ce jour-là à toutes ses habitudes d'étiquette et de convenance. On se mit gaiement à table. On oublia le vieux château, le désert où il se trouvait, la tristesse qui y ré-

gnait ; tout le monde parla à la fois, et l'on but à la santé de la châtelaine, ou plutôt de la fée dont la seule présence faisait de cette maison un palais enchanté. Tout à coup tous les yeux se tournèrent vers les croisées de la salle à manger.

Qu'est ceci ? s'écria-t-on.

Devant les fenêtres du château, on voyait passer et s'arrêter une petite carriole d'osier peinte en vert, avec de grandes roues aussi hautes que le corps même de la voiture ; elle était attelée à un cheval gris, court, dont les yeux semblaient être menacés par les brancards qui, du cabriolet, allaient toujours en s'élevant vers le ciel. La capote avancée de la petite carriole ne laissait voir que deux bras couverts de manches d'une blouse bleue, et un fouet qui chatouillait les oreilles du cheval gris.

— Mon Dieu ! Mesdames, s'écria Mme de Moncar, j'ai oublié de vous prévenir que j'avais été absolument forcée de prier à notre déjeuner le médecin du village, un vieillard qui jadis a rendu des services à la famille de mon oncle, et que j'ai entrevu une ou deux fois. Ne vous effrayez pas de cet hôte, il est fort taciturne. Après quelques paroles de votre politesse, nous ferons comme s'il n'était pas là ; d'ailleurs je n'imagine pas qu'il veuille beaucoup prolonger sa visite.

En ce moment, la porte de la salle s'ouvrit, et l'on vit entrer le docteur Barnabé. C'était un petit vieillard bien faible, bien chétif, à la physionomie douce et calme. Ses cheveux blancs étaient attachés derrière sa tête et formaient une queue, selon la mode ancienne. Un œil de poudre couvrait ses tempes, ainsi que son front sillonné de rides. Il portait un habit noir et des culottes à boucles d'acier. Sur un de ses bras était placée une redingote ourlée de taffetas puce. L'autre main tenait une grande canne et un chapeau. L'ensemble de la toilette du médecin du village prouvait qu'il avait ce jour-là apporté beaucoup de soin à se parer ; mais les bas noirs et l'habit du docteur étaient couverts de larges taches de boue, comme si le pauvre vieillard eût fait une chute au fond de quelque fossé. Il s'arrêta sur le seuil de la porte, étonné de se trouver en si nombreuse compagnie. Un peu d'embarras se peignit un instant sur sa physionomie ; puis il se remit et salua sans parler. A cette entrée étrange, les convives furent saisis d'une grande envie de rire, qu'ils réprimèrent plus ou moins bien. Mme de Moncar seule, en maîtresse de maison, qui ne

peut pas faillir à la politesse, garda son sérieux.

—Mon Dieu ! docteur, auriez-vous versé ? demanda-t-elle.

Le docteur Barnabé, avant de répondre, regarda tout le jeune monde qui l'entourait et, quelque simple et naïve que fut sa physionomie, il était impossible qu'il ne se rendit pas compte de l'ilarité causée par sa venue. Il répondit tranquillement :

—Je n'ai pas versé. Un pauvre charretier est tombé sous les roues de sa voiture ; je passais ; je l'ai relevé.

Et le docteur se dirigea vers celle des chaises restée vide autour de la table. Il pris sa serviette, la déploya, en passa une des extrémités dans la boutonnière de son habit et étala le reste sur sa poitrine et sur ses genoux.

À ce début, de nombreux sourires errèrent sur les lèvres des convives, quelques chuchotemens rompirent le silence. Cette fois, le docteur ne leva pas les yeux, peut-être ne vit-il rien.

—Y a-t-il beaucoup de malades dans le village ? demanda Mme de Moncar, tandis que l'on servait le nouveau venu.

—Mais oui, madame, beaucoup.

—Le pays est-il donc malsain ?

—Non, madame.

Mais ces maladies, d'où viennent-elles ?

—Du grand soleil pendant les moissons, du froid et de l'humidité pendant l'hiver.

Un des convives affectant un grand sérieux, se mêla à la conversation.

—Alors, monsieur, dans ce pays sain, on est malade toute l'année ?

Le docteur leva ses petits yeux gris vers son interlocuteur, le regarda, hésita et sembla retenir ou chercher une réponse. Mme de Moncar intervint avec bonté.

—Je sais, dit-elle, que vous êtes ici la providence de tout ce qui souffre.

—Oh ! vous êtes trop bonne ! répondit le vieillard, et il parut fort occupé d'une tranche de pâté qu'il venait de se servir.

Alors on laissa le docteur Barnabé livré à lui-même, et la conversation reprit son cours.

Si les regards par hasard tombaient sur le paisible vieillard, on glissait sur lui un léger sarcasme, qui, mêlé à d'autres discours, devait, pensait-on, passer inaperçu de celui qui en était l'objet. Ce n'était pas que ces jeunes femmes ne fussent habituellement polies, et n'eussent de la bonté au fond du cœur ; mais, ce jour-là, le voyage, l'entrain du déjeuner, leur réunion, les rires qui avaient commencé avec les événemens de la journée, tout cela avait

amené une gaieté sans raison, une moquerie communicative, qui les rendait sans merci pour la victime que le hasard jetait sur leur chemin. Le docteur parut manger tranquillement, sans lever les yeux, sans prêter l'oreille, sans proférer une parole ; on le tint pour sourd et muet, et le déjeuner s'acheva sans contrainte.

Quand on sortit de table, le docteur Barnabé fit quelques pas en arrière, laissant chaque homme choisir la femme qu'il voulait reconduire au salon. Une des compagnes de Mme de Moncar étant restée seule, le médecin du village s'avança timidement, et lui offrit, non le bras, mais la main. Les doigts de la jeune femme étaient à peine effleurés par les doigts du docteur, qui, légèrement incliné en signe de respect s'avançait à pas comptés vers le salon. De nouveaux sourires accueillirent cette entrée, mais aucun nuage ne se montra sur le front du vieillard, que l'on déclara aveugle aussi bien que sourd et muet.

M. Barnabé s'étant séparé de sa compagne, chercha la plus petite, la plus modeste des chaises du salon. Il la poussa à l'écart, bien loin de tout le monde, s'y assit, plaça sa canne entre ses genoux, croisa ses mains sur la pomme de la canne, et vint appuyer son menton sur ses mains. Dans cette position méditative, il resta silencieux, et de temps à autre, ses yeux se fermèrent, comme si un doux sommeil, qu'il n'appelait ni ne repoussait, eût été au moment de s'emparer de lui.

—Madame de Moncar, s'écria un des voyageurs, je pense que vous n'avez pas le projet d'habiter ces ruines et ce désert ?

—Non, vraiment, ce n'est pas mon projet ; mais voici de hautes-futaies, des bois agrestes. M. de Moncar pourrait bien être tenté, au moment des chasses, de venir ici passer quelques mois d'automne.

—Mais alors il faut abattre, reconstruire, déblayer, arracher !

—Faisons un plan, s'écria la jeune comtesse ; sortons, et traçons le jardin futur de mes domaines.

Il était dit que cette partie de plaisir tournerait à mal. En ce moment, un gros nuage creva et laissa tomber une pluie fine et serrée. Impossible de quitter le salon.

—Mon Dieu ! qu'allons-nous faire ? reprit Mme de Moncar ; les chevaux ont besoin de plusieurs heures de repos. Il est évident qu'il pleuvra longtemps. Cette herbe qui pousse partout est mouillée à ne pouvoir laisser faire un pas d'ici à huit jours ; toutes les cordes du piano sont cassées. Il n'y a pas un livre à dix lieues à

la ronde. Ce salon est glacial et triste à mourir. Qu'allons-nous devenir ?

En effet la bande, naguère joyeuse, perdait insensiblement la gaieté. Les chuchotemens et les rires étaient remplacés par le silence. On s'approchait des fenêtres ; on regardait le ciel : ce ciel restait sombre et chargé de nuages. Tout espoir de promenade était désormais impossible. On s'assit, tant bien que mal, sur les vieux meubles. On essaya de ranimer la conversation ; mais il est des pensées qui ont besoin, comme les fleurs, d'un peu de soleil, et qui restent éteintes quand le ciel est noir. Toutes ces jeunes têtes semblaient s'incliner, battues par l'orage, comme les peupliers du jardin, que, d'un regard oisif, on voyait ondoyer au gré du vent. Une heure s'écoula péniblement.

La châtelaine un peu découragée du non-succès de sa partie de plaisir, languissamment appuyée sur le balcon d'une fenêtre, regardait vaguement ce qui se trouvait devant elle.

—Voilà, dit-elle, là-bas, sur le côté, une petite maison blanche que je ferai abattre, elle cache la vue.

—La maison blanche ! s'écria le docteur. Il y avait plus d'une heure que le docteur Barnabé était immobile sur sa chaise. La joie, l'ennui, le soleil, la pluie, tout s'était succédé sans lui faire proférer une parole. On avait complètement oublié sa présence ; aussi tous les regards se tournèrent-ils brusquement vers lui, lorsqu'il fit entendre ces trois mots :—La maison blanche !

—Quel intérêt portez-vous donc à cette maison, docteur ? demanda la comtesse.

—Mon Dieu ! Madame, prenez que je n'aie rien dit. On l'abattra sans nul doute, puisque tel est votre bon plaisir.

—Mais pourquoi regrettez-vous cette vieille mesure ?

—C'est... mon Dieu, c'est qu'elle a été habitée par des personnes que j'aimais... et..

—Est-ce qu'elles comptent y revenir, docteur ?

—Elles sont mortes depuis longtemps, Madame, mortes quand j'étais jeune ?

Et le vieillard regarda avec tristesse la maison blanche, qui, sur le revers de la montagne, s'élevait, au milieu des bois comme une marguerite au milieu de l'herbe.

Il y eut quelques instans de silence.

—Madame, dit un des voyageurs bas à l'oreille de Mme de Moncar ; madame, il y a ici quelque mystère. Voyez comme notre Esculape est devenu sombre. Un

drame pathétique s'est passé là-bas ; un amour de jeunesse peut-être. Demandez au docteur de nous faire ce récit.

—Oui ! oui ! murmura-t-on de toutes parts ; le récit ! une histoire ! une histoire ! et, si l'intérêt nous manque, nous aurons pour nous égayer l'éloquence de l'orateur.

—Non pas, Messieurs ! répondit à demi-voix Mme de Moncar ; si je demande au docteur Barnabé de raconter l'histoire de la maison blanche, c'est à la condition que personne ne rira.

Chacun ayant promis d'être sérieux, Mme de Moncar s'approcha de M. Barnabé :

—Docteur, dit-elle en s'asseyant près du médecin, à cette maison, je le vois, se rattache quelque souvenir d'autrefois qui vous est resté précieux. Voulez-vous nous le dire ? Je serais désolée de vous donner un regret qu'il serait en mon pouvoir de vous épargner ; je laisserai cette maison si vous me dites pourquoi vous l'aimez.

Le docteur Barnabé parut étonné et demeura silencieux. La comtesse s'approcha plus encore de lui :

—Cher docteur, dit-elle, voyez quel mauvais temps ! comme tout est triste ! Vous êtes le plus âgé de nous tous, contez-nous une histoire ! Faites-nous oublier la pluie, le brouillard et le froid.

M. Barnabé regarda la comtesse avec un grand étonnement.

—Il n'y a pas d'histoire, dit-il ; ce qui s'est passé dans la maison blanche est bien simple et n'a d'intérêt que pour moi, qui aimais ces jeunes gens ; des étrangers ne peuvent pas appeler cela une histoire. Et puis, je ne sais ni conter ni parler longuement, quand on m'écoute. D'ailleurs, ce que j'aurais à dire est triste, et vous êtes venus pour vous amuser.

Le docteur appuya de nouveau son menton sur sa canne.

—Cher docteur, reprit la comtesse, la maison blanche restera là, si vous dites ce qui vous la fait aimer.

Le vieillard parut un peu ému ; il croisa, décroisa ses jarabes, chercha sa tabatière, la remit dans sa poche sans l'ouvrir, puis, regardant la comtesse :

—Vous ne l'abattez pas ? dit-il, en montrant de sa main maigre et tremblante la demeure qu'on voyait à l'horizon.

—Je vous le promets.

—Eh bien ! soit donc ! je ferai cela pour eux ; je sauverai cette maison où ils ont été heureux.

—Mesdames, reprit le vieillard, je ne sais pas bien parler ; mais je pense que le moins savant en arrive toujours à se faire

comprendre quand il dit ce qu'il a vu. Cette histoire, sachez-le d'avance, n'est pas gaie. On appelle un musicien pour chanter et pour danser ; on appelle un médecin quand on souffre et qu'on est près de mourir.

Un cercle se forma autour du docteur Barnabé, qui, restant les mains croisées sur sa canne, commença tranquillement le récit suivant, au milieu de l'auditoire qui, tout bas, projetait de sourire de ses discours :

—C'était, il y a bien longtemps, c'était quand j'étais jeune, car j'ai été jeune aussi. La jeunesse est une fortune qui appartient à tout le monde, aux riches comme aux pauvres, mais qui ne reste dans les mains de personne. Je venais de passer mes examens ; j'étais reçu médecin, et bien persuadé que, grâce à moi, les hommes allaient cesser de mourir, je revins dans mon village déployer mes grands talents.

Mon village n'est pas loin d'ici. De la petite fenêtre de ma chambre, je voyais cette maison blanche du côté opposé à celui que vous regardez en ce moment. Mon village, à vos yeux, ne serait sûrement pas très beau. Pour moi, il était superbe ; j'y étais né, et je l'aimais. Chacun voit à sa façon les choses que l'on aime ; on s'arrange pour continuer à les aimer. Dieu permet qu'on soit de temps en temps aveugle, car il sait bien que voir toujours clair, dans ce bas monde, n'amène pas grand profit. Ce pays donc me paraissait riant et animé : j'y savais vivre heureux. La maison blanche seulement, chaque fois qu'en me levant j'ouvrais mes volets, frappait désagréablement mes regards : elle était toujours close, sans bruit, et triste comme une chose abandonnée. Jamais je n'avais vu ses fenêtres s'ouvrir et se fermer, sa porte s'entrebâiller, et les barrières du jardin livrer passage à qui que ce fût. Monsieur votre oncle, qui n'avait que faire d'une chaumière à côté de son château, cherchait à la louer ; mais le prix était un peu élevé, et personne parmi nous n'était assez riche pour venir y demeurer. Elle resta donc vide, tandis qu'au hameau on voyait à chaque fenêtre deux ou trois joyeuses figures d'enfants écartant des branches de giroflée pour regarder dans la rue au moindre bruit qui faisait japper les chiens ; mais, un matin, à mon réveil, je fus tout étonné de voir la maison blanche avec une grande échelle placée le long de ses murs : un peintre peignait en vert les volets des fenêtres ; une servante net-

toyait les carreaux, un jardinier bêchait le jardin.

—Tant mieux ! me dis-je, un bon toit comme celui-là qui n'abrite personne, c'est du bien perdu !

Je vis, de jour en jour, la maison changer d'aspect ; des caisses de fleurs vinrent cacher la nudité des murs. Un parterre fut dessiné devant le perron ; les allées, débarrassées des mauvaises herbes, furent sablées, et de la mousseline blanche comme la neige brillait au soleil, quand il dardait sur les fenêtres. Un jour enfin, une voiture de poste traversa le village et vint s'arrêter dans l'enclos de la petite maison. Qui étaient ces étrangers ? nul ne le savait ; mais chacun, au village, désirait le savoir. Pendant longtemps, rien ne se répandit au dehors de ce qui se passait dans cette demeure ; on voyait seulement les rosiers fleurir et le gazon verdoyer. Que de commentaires on fit sur ce mystère ! C'étaient des aventuriers qui se cachaient ; c'étaient un jeune homme et sa maîtresse ; enfin on devina tout hors la vérité. La vérité est si simple, qu'on ne songe pas toujours à elle ; une fois l'esprit en mouvement, il cherche à droite, à gauche, il ne pense pas à regarder tout droit devant lui. Moi, je m'agitai peu. N'importe qui est là, me disais-je, ce sont des hommes, donc ils ne seront pas longtemps sans souffrir, et l'on m'enverra chercher. J'attendis patiemment.

En effet, un matin on vint me dire que M. William Meredith me priait de me rendre chez lui. Je fis ma plus belle toilette d'alors, et, tâchant de me donner une gravité analogue à mon état, je traversai tout le village non sans me sentir un peu fier de mon importance. Je fis bien des envieux ce jour-là ! On se mit sur le seuil des portes pour me voir passer. " Il va à la maison blanche ! " se disait-on ; et moi, sans me hâter, dédaignant en apparence une vulgaire curiosité, je marchais lentement, saluant mes voisins les paysans, en leur disant : " A revoir, mes amis, à revoir plus tard, ce matin j'ai affaire, " et j'arrivai ainsi là-haut sur la colline.

Lorsque j'entrai dans le salon de cette mystérieuse maison, je fus réjoui du spectacle qui frappa mes regards : tout était à la fois simple et élégant. Le plus bel ornement de cette pièce était de fleurs ; elles étaient si artistement arrangées, que de l'or n'eût pas mieux paré l'intérieur de cette demeure : de la mousseline blanche aux fenêtres, de la percale blanche sur les fauteuils, c'était tout ; mais il y avait des

roses, des jasmins, des fleurs de toutes sortes, comme dans un jardin. Le jour était adouci par les rideaux des fenêtres, l'air était rempli de la bonne odeur des fleurs, et blottie sur un sofa, une jeune fille ou une jeune femme, blanche et fraîche comme tout ce qui l'entourait, m'accueillit avec un sourire. Un beau jeune homme, qui était assis sur un tabouret près d'elle, se leva, quand on eut annoncé le docteur Barnabé.

—Monsieur, me dit-il avec un accent étranger très fortement marqué, ici on parle tant de votre science, que je m'attendais à voir entrer un vieillard.

—Monsieur, lui répondis-je, j'ai fait des études sérieuses; je suis pénétré de la responsabilité et de l'importance de mon état; vous pouvez avoir confiance en moi.

—Eh bien! me dit-il, je recommande à vos soins ma femme, dont la situation présente réclame quelques conseils et quelques précautions. Elle est née loin d'ici, elle a quitté famille et amis pour me suivre. Moi pour la soigner je n'ai que mon affection, mais nulle expérience. Je compte sur vous, Monsieur; s'il est possible, préservez-la de toutes souffrances.

En disant ces mots, le jeune homme fixa sur sa femme un regard si plein d'amour, que les grands yeux bleus de l'étrangère brillèrent de larmes de reconnaissance. Elle laissa tomber le petit bonnet d'enfant qu'elle brodait, et ses deux mains serrèrent la main de son mari.

Je les regardais, et j'aurais dû trouver que leur sort était digne d'envie; il n'en fut rien. Je me sentis triste: je n'aurais pu dire pourquoi. J'avais souvent vu pleurer des gens dont je disais: Ils sont heureux! Je voyais sourire William Meredith et sa femme, et je ne pus m'empêcher de penser qu'ils avaient des chagrins. Je m'assis auprès de ma charmante malade. Jamais je n'ai rien vu d'aussi joli que ce joli visage, entouré de longues boucles de cheveux blonds.

—Quel âge avez-vous, Madame?

—Dix-sept ans.

—Ce pays éloigné où vous êtes née a-t-il un climat bien différent du nôtre?

—Je suis née en Amérique, à la Nouvelle-Orléans. Oh! le soleil est plus beau qu'ici!

Elle craignit sans doute avoir exprimé un regret, car elle ajouta:

—Mais tout pays est beau quand on est dans la maison de son mari, près de lui, et que l'on attend son enfant.

Son regard chercha celui de William Meredith; puis, dans une langue que je n'entendais pas, elle prononça quelques paroles si douces, que ce devaient être des paroles d'amour.

Après une courte visite, je me retirai en promettant de revenir.

Je revins, et, au bout de deux mois, j'étais presque un ami pour ce jeune ménage. M. et Mme Meredith n'avait point un bonheur égoïste; ils avaient encore le temps de penser aux autres. Ils comprirent que le pauvre médecin de village, n'ayant d'autre société que celle des paysans; regardait comme une heure bénie celle qu'il passait à entendre parler le langage du monde. Ils m'attirèrent à eux, me racontèrent leurs voyages, et bientôt avec cette prompte confiance qui caractérise la jeunesse, ils me dirent leur histoire. Ce fut la jeune femme qui prit la parole.

—Docteur, me dit-elle, là-bas, par-delà les mers, j'ai un père, des sœurs, une famille, des amis, que j'ai aimés long-temps, jusqu'au jour où j'ai aimé William; mais alors j'ai fermé mon cœur à ceux qui repoussaient mon ami. Le père de William lui défendait de m'épouser, parcequ'il était trop noble pour la fille d'un planteur américain; mon père me défendait d'aimer William parce qu'il était trop fier pour donner sa fille à un homme dont la famille ne l'eût pas accueillie avec amour; on voulut nous séparer; mais nous nous aimions. Nous avons long-temps prié, pleuré, demandé grâce à ceux auxquels nous devions obéissance: ils restèrent inflexibles, et nous nous aimions! —Docteur, avez-vous jamais aimé? Je le voudrais pour que vous fussiez indulgent pour nous. Nous nous sommes mariés secrètement, et nous avons fui vers la France. Oh! que la mer me parut belle pendant les premiers jours de notre amour? Elle fut hospitalière pour les deux fugitifs. Errans au milieu des flots, à l'ombre des grandes voiles du vaisseau, nous avons eu des jours heureux, rêvant le pardon de nos familles et ne voyant que joies dans l'avenir. Hélas! il n'en fut pas ainsi. On voulut nous poursuivre, et, à l'aide de je ne sais quelle irrégularité de forme dans ce mariage clandestin, l'ambitieuse famille de William eut la cruelle pensée de nous séparer. Nous nous sommes cachés au milieu de ces montagnes et de ces bois. Sous un nom qui n'est pas le nôtre, nous vivons ignorés. Mon père n'a jamais pardonné;

il m'a maudite !.. Voilà pourquoi, docteur, je ne puis pas toujours sourire, même auprès de mon cher William.

Mon Dieu ! comme ils s'aimaient ! Jamais je n'ai vu une âme s'être plus donnée à une autre âme que celle d'Eva Meredith ne s'était donnée à son mari ! Quelle que fût l'occupation à laquelle elle se livrait, elle se plaçait de façon à pouvoir en levant les yeux, regarder et voir William. Elle ne lisait que le livre qu'il lisait. La tête penchée sur celle de son mari, ses yeux suivaient les lignes sur lesquelles s'arrêtaient les yeux de William : elle voulait que les mêmes pensées vinssent les frapper en même temps, et, quand je traversais le jardin pour arriver à leur maison, je souriais en voyant toujours sur le sable

des allées la trace du petit pied d'Eva auprès de celle des pieds de William. Quelle différence, Mesdames, de cette solitaire et vieille maison que vous voyez là-bas à la jolie demeure de mes jeunes amis ! Que de fleurs couvraient les murs ! que de bouquets sur tous les meubles ! que de livres charmans pleins d'histoires d'amour qui ressemblaient à leurs amours ! que de gais oiseaux chantant autour d'eux ! Comme il était bon de vivre là et d'être aimé un peu de ceux qui s'aimaient tant ! Mais voyez, on a bien raison de dire que les jours heureux ne sont pas longs sur cette terre, et que Dieu, en fait de bonheur, ne donne jamais qu'un peu.

(A continuer.)

LE CARDINAL GIZZI.



NAPOLEON disait à l'armée d'Italie : « Rétablir le Capitole et les statues de ses héros : réveiller le peuple romain, engourdi par plusieurs siècles d'esclavage : voilà ce qui vous reste à faire ! » Et là-dessus il s'emparaît du pays, traînait le pape à travers la France jusqu'à Notre-Dame de Paris, et se faisait sacrer des mains du successeur de Saint-Pierre, empereur des Français, roi d'Italie. Pour cet illustre conquérant, la Péninsule entière c'était quelques départemens de plus à ajouter à la carte de France ; un trait de plume suffisait après tant de victoires pour donner au Tibre et à l'Arno des préfets comme il en donnait à la Seine et au Rhône. Cette façon un peu brusque d'arracher un peuple à l'esclavage et de substituer à ses mœurs nos codes et nos tribunaux, rétablissait, il est vrai, le Capitole selon la pensée de l'empereur, mais dans ce plan le Capitole était une dépendance lointaine du Louvre et des Tuileries, et l'Italie, au lieu de sortir d'esclavage, ne faisait que changer de fers pendant son sommeil. Aujourd'hui que l'entraînement belliqueux de cette glorieuse époque n'existe plus et que les nations cherchent uniquement à s'enrichir et à perfectionner

le bien être par les améliorations industrielles, ces guerriers civilisateurs ne conviennent plus : il faut à l'Europe et à la Péninsule principalement, des hommes nouveaux comme à tous les temps de transition, des administrateurs à volonté ferme, mais que la noblesse du cœur et l'élévation de l'esprit garantissent des extrêmes, et qui ne veuillent ni absorber les peuples ni les dominer, mais les civiliser fraternellement. Parmi les hommes qui ont à remplir une telle mission en Italie, il n'en est aucun peut-être qui ait mieux compris la grandeur et la gravité de son mandat, que le cardinal Gizzi. Imbu des principes d'une éducation libérale, jamais son esprit droit et sain ne recule devant les résolutions qui touchent l'intérêt général, ni ne se laisse entraîner par le désir de faire et de défaire et d'innover sans cesse, qui tente quelquefois de généreux caractères unis à des esprit trop ardens. Aussi de tous les côtés de la Péninsule, les haines politiques s'arrêtent elles devant le nom de Gizzi, que le parti modéré bénit, et que le parti violent lui-même respecte, ainsi qu'on respecte toujours ce qui est vraiment honnête, vraiment digne et vraiment grand !

Né le 22 septembre 1787 à Ceccano, petite ville des Etats Pontificaux, où sa famille occupe encore un rang distingué, Pascal Gizzi commença fort jeune ses études

au séminaire de Ferentino : la précocité de son jugement, une supériorité d'intelligence déjà grande, le firent bientôt distinguer. D'une constitution délicate, il semblait qu'il voulut regagner par le développement de ses facultés intellectuelles et morales, les forces physiques qui lui manquaient. Ses études théologiques achevées il entra dans les Ordres. Cette nature était singulièrement prédisposée à la victoire ecclésiastique : la douceur de son caractère, des convictions vives et une foi profonde, une charité vraiment chrétienne qui le portait à s'oublier sans cesse pour s'occuper des peines d'autrui, tout attirait en effet le jeune Gizzi vers ce but sacré. Aussi n'y eut-il sans doute au fond de cette âme fervente, aucune de ces luttes intimes qui bouleversent le cœur de tant de jeunes prêtres appelés par le hasard ou par la nécessité plus que par la foi, dans les rangs du clergé. En entrant dans les Ordres Paschal Gizzi suivit donc simplement le penchant secret qui l'entraînait. Il alla bientôt à Rome cultiver le droit civil et canonique ; là, tout entier à ses travaux, dédaignant les distractions du monde, qui cependant le recherchaient à cause de son esprit, le jeune diacre vécut si bien avec ses livres qu'à la fin du cours il emporta la première couronne *ad honorem* (1). Notre lauréat reçut modestement cette distinction ; pour expliquer son succès, il ne disait qu'un mot : " J'ai eu du bonheur. " Qu'on nous pardonne ce détail. On a dit que dans la vie des hommes supérieurs, rien ne devait être inutile à observer, rien ne pouvait paraître trop puéril, et qu'il fallait autant étudier les détails intimes que les actes éclatants pour trouver le véritable caractère.

Après avoir rempli quelque temps les fonctions de secrétaire chez un auditeur de la Rote, Paschal Gizzi fut désigné, vers la fin de 1819, par le secrétaire d'Etat cardinal Consalvi, pour accompagner, en qualité d'auditeur, Mgr. Nasalli, nonce apostolique près la confédération helvétique. A cette époque, la Suisse, agitée par les luttes intestines de l'esprit de parti et les soulèvements des débats philosophiques et religieux qui devaient éclater plus tard, offrait à l'esprit réfléchi et curieux du jeune auditeur un sujet d'observations très importantes ; transporté tout à coup de Rome, la ville où l'on croit plus qu'on ne

discute, au sein d'un pays dans lequel tout le monde raisonne et argumente, près de cette illustre république de Genève qui a traduit Rousseau, Paschal Gizzi dut aguerir et fortifier son intelligence au choc de ces mille idées diverses et de ces opinions si opposées. Peut-être, s'il était resté à pâlir sur les documens théologiques de la bibliothèque du Vatican, au lieu de se mêler à ce mouvement des idées progressives, n'eussions-nous eu, au lieu d'un politique du premier ordre, qu'un simple érudit auquel on devrait le sens véritable de quelque inscription obscure, ou la lecture courante de manuscrits difficiles.—Frappé des dispositions de son élève Mgr. Nasalli se plut à les développer en lui confiant le soin d'affaires très compliquées. C'était pour le laborieux auditeur une précieuse occasion de satisfaire ses goûts ; aussi, à dater de cette épreuve, se fit-il juger diplomate supérieur par les hommes distingués qui assistèrent à ce brillant début. Plus tard, en 1826, Paschal Gizzi suivit en Allemagne Mgr. d'Argentaux, nommé nonce près le roi de Bavière ; jusque-là constamment occupé des événemens de la confédération helvétique, il était pour ainsi dire, resté étranger à la politique des cours du Nord, à laquelle il comptait prendre une part active à Munich. Malheureusement la cité bavaroise, plus animée, dès ce temps par les arts et les plaisirs que par les affaires, restait un peu en dehors du mouvement d'idées qui travaillait les autres parties de l'Allemagne. Le diplomate romain en y arrivant fut quelque peu désappointé de trouver un coin de cette terre des grands penseurs, qu'il avait rêvée si grave, plus sérieusement occupé de fêtes, de bals et de concerts, que d'économie administrative et de questions de droit public. Revenu de son premier étonnement, Paschal Gizzi se créa une vie appliquée au milieu de la frivolité générale ; et comme autrefois il avait fui les distractions mondaines de Rome, il sut aussi, à Munich, se tenir à l'écart de ce tourbillon vain et bruyant, pour se livrer à l'étude des mœurs et du droit germaniques. Quatorze mois après, en considération des souvenirs qu'il y avait laissés, on l'envoyait en Suisse terminer une négociation délicate, dont la solution lui coûta peu de peine, parce que, jouissant de la confiance de tous, les difficultés s'aplanissaient d'elles-mêmes devant lui.

Le temps approchait où l'habile auditeur allait prendre une position plus digne de sa capacité et de son zèle. Il fut nommé, en 1828, chargé d'affaires près sa ma-

(1) Sorte de prix d'honneur accordé à l'élève qui s'est le plus distingué dans les concours généraux.

jesté le roi de Sardaigne. C'était la juste récompense des services rendus par lui au Saint-Siège. Cette nomination fut apprise avec la plus grande joie par le corps diplomatique, qui avait pu apprécier à Rome la valeur des travaux déjà remarquables de cet administrateur. Après une résidence de six années consécutives employées à Turin au soin des intérêts nationaux, Mgr. Gizzi passa quelque temps à Vienne en 1835. On s'est étrangement trompé à cette époque sur le but de ce voyage dans lequel il eut pour fonction apparente le soin d'accompagner Mgr. della Genga envoyé comme nonce extraordinaire, complimenter le nouvel empereur d'Autriche; la vérité est que l'emploi de *féliciteur* n'entraînait pour rien dans cette course à Vienne; il aurait médiocrement convenu d'ailleurs à celui qui nous occupe. Assez d'esprits moins graves briguaient l'honneur de faire partie d'une ambassade d'étiquette pour que l'on ne fût pas obligé d'employer à cette mission oisive un homme assez actif et sérieux. Mgr. Gizzi remplit à Vienne un rôle secret de la plus haute importance, et c'est de Vienne même qu'il se rendit à Bruxelles où le pape le nommait internonce. Il y resta jusqu'en 1837. Rentré à Rome, il fut de nouveau envoyé à Berne en qualité de nonce; c'était la troisième fois qu'il re-voyait la Suisse. Au mois d'avril 1841, on le désignait aux mêmes fonctions près la cour du roi de Sardaigne. Enfin, sa sainteté le pape Grégoire XVI, qui l'avait créé et réservé *in petto* dans le consistoire du 12 juillet 1841, le déclara cardinal dans celui du 22 janvier 1844. Deux mois après son élévation, le nouveau prélat fut nommé légat à Forlì.

Ici commence une seconde phase dans la vie politique du cardinal Gizzi. Depuis sa sortie du séminaire de Ferentino jusqu'au moment où il entra au Sacré-Col-lège, c'est-à-dire durant un espace de vingt-cinq années, nous l'avons suivi parcourant successivement tous les degrés de la hiérarchie administrative; son temps, consacré à la gestion des affaires extérieures du Saint-Siège, va désormais appartenir aux populations dont les intérêts lui sont confiés. A coup sûr, il est peu d'hommes politiques, en Italie, qui aient eu une carrière aussi remplie que celle de Paschal Gizzi. En 1844, il quittait la diplomatie proprement dite, en vue de goûter un repos devenu nécessaire; mais, à ce moment, une sourde fermentation grondait dans la Péninsule, des crimes isolés d'a-

à coup un caractère effrayant. Tantôt, c'étaient des dragons du pape et des Suisses que l'on assassinait aux portes mêmes des villes: tantôt, c'étaient des employés trop zélés aux ordres du pouvoir, qui tombaient sous les coups d'ennemis mystérieux que les populations dérobaient toujours aux poursuites de la police. A Rome le mouvement des étrangers, les précautions excessives de la force armée et toutes les petites passions qui agitent la multitude, étouffaient encore les murmures; mais il n'en était pas de même pour les Provinces reculées où aucun bruit du dehors ne venait distraire le peuple de ses souffrances, et où, chaque jour, de nouvelles vexations grandissaient la haine du plus faible contre le plus fort. A Bologne, à Faenza et à Ravenne surtout, le mécontentement était à son comble; pendant que les commissions remplissaient leur tâche, l'autorité méconnue se voyait repoussée par la violence.

Ces symptômes révélaient une situation grave, et Grégoire XVI, dont les dernières années furent si attristées par le spectacle de ces maux qu'il était impuissant à détourner de son peuple, tenta un dernier effort en appelant le cardinal Gizzi au secours de ces malheureuses provinces. On raconte qu'un moment, le vieux pontife, qui sentait peut-être sa fin approcher, jeta les yeux vers le parti libéral pour lui tendre la main, mais de mauvais conseillers le dissuadèrent sans doute, car il se contenta de nommer seulement le cardinal Gizzi. Si quelque chose eût pu cependant dessiller les yeux du gouvernement de Rome, la tranquillité qu'apporta subitement dans la province de Forlì la présence de ce nouveau légat, eût dû produire de bons résultats. En effet, pendant que toute la Romagne était en proie aux plus sanglantes agitations, et que des hommes tels que *Freddi*, qui se proclamaient les champions du bon droit et de la justice, faisaient mourir des prisonniers accusés sans procès et condamnés sans défense, la seule province de Forlì était heureuse, et ainsi que l'a constaté dans le temps un patriotique écrivain (1) " l'ordre n'y fut pas un instant " troublé, grâce à la sagesse et à la pro- " bité du cardinal Gizzi, qui a horreur des " menées de la police et qui emploie le " moyen le plus propre à maintenir l'ordre, " —la modération!" Ce seul fait en dit plus en faveur de ce prélat que tous les panégyriques. La reconnaissance sincère

(1) D'Azéglio

des populations auxquelles il rendit le repos et le bien-être, la satisfaction d'avoir agi en homme de cœur dans un temps où une pareille conduite avait son danger, voilà la plus belle récompense qu'un administrateur puisse ambitionner.

Presque à la même époque, un avocat nommé Ulysse Pantoli, partisan avoué du gouvernement papal, choisi pour conseil de quelques compromis politiques, aima mieux subir toutes sortes de persécutions, perdre sa place et sa fortune en proclamant l'innocence des accusés, que de transiger avec sa conscience. Ces traits d'honnêteté consolent, parce qu'ils prouvent que, dans toutes les circonstances difficiles, il se trouve des hommes qui n'abaissent jamais leur dignité devant la puissance ! Si nous pouvions ici l'interroger en toute liberté, l'histoire des derniers événements de l'Italie nous montrerait, quoi qu'on en dise, combien existent encore dans la Péninsule de noms glorieux que la tradition conservera pour servir d'exemple de courageuse modération.

Après la mort de Grégoire XVI, le premier acte politique, et non pas le moins populaire de son vénérable successeur, fut d'appeler à la secrétairerie d'Etat le cardinal Pascal Gizzi. Une longue réputation de bonté et de savoir, la supériorité incontestable d'un esprit mûri par l'expérience, la droiture de ses intentions, la solidité de son jugement et son activité pratique avaient devancé dans l'opinion publique le choix heureux du souverain, en désignant le légat de Forti à la succession vacante du ministre cardinal Lambruschini. Ceux qui, comme nous, étaient en Italie à cette époque, doivent se rappeler avec quel enthousiasme et quelle confiance on accueillit ce premier pas de Pie IX dans la voie libérale où le Saint-Père et son ministre n'ont pas cessé depuis de marcher ensemble.

Peu soucieux d'imiter certains hommes qui cessent d'être citoyens quand ils deviennent ministres, le cardinal Gizzi ne se résigna à être ministre que pour rester citoyen. Mêlé officiellement à toutes les réformes de la politique glorieuse de Pie IX, le secrétaire d'Etat actuel sacrifie au bien

public le repos que sa laborieuse carrière lui donnerait le droit de réclamer. On a parlé récemment de projets de retraite, de démission offerte ; nous espérons qu'il n'en sera rien, car si la santé du cardinal Gizzi est délicate, il a au dedans de lui-même une puissance de volonté qui supplée jusqu'à un certain point à toutes les forces physiques, et qui le conservera de longues années encore, nous le souhaitons aux espérances et à la restauration de l'Italie. Etroitement unis par les liens d'une haute et grave sympathie et d'une apostolique charité, le souverain pontife et son secrétaire ont merveilleusement compris qu'ils devaient placer Rome à la tête du mouvement d'idées qui travaille les esprits en Italie et montrer aux autres gouvernements de la Péninsule l'exemple du progrès pacifique. Eux seuls, par le respect qu'ils inspirent, l'influence de leur personne peuvent captiver la confiance du parti modéré et l'amener à soutenir le pouvoir en tout ce que celui-ci entreprendra dans l'intérêt général.

L'amnistie, l'établissement des chemins de fer, la liberté de la presse, la réforme des tribunaux criminels, l'organisation des gardes civiques, la création d'un conseil d'Etat, la liberté de l'enseignement et des cultes, et tant d'autres réformes que nous avons successivement signalées, tels sont les titres réels du nouveau gouvernement pontifical à la reconnaissance publique ! Depuis le jour où ils sont arrivés au pouvoir, une touchante communauté de principes et de vertus, avec la seule rivalité du zèle à bien servir les intérêts du pays, a constamment guidé le pape et son ministre. A travers les obstacles sans nombre suscités par les adversaires intérieurs et extérieurs du progrès, Pie IX et le cardinal Gizzi sont enfin parvenus à assurer aux Etats-Romains les premiers bienfaits d'une politique vraiment libérale. Qu'ils continuent, confians dans la sainteté du but qu'ils se proposent ; car s'ils persévèrent dans cette noble voie, ce n'est pas seulement l'Italie, mais c'est l'Europe tout entière qui inscrira leur nom parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité.

ANATOLE DE LAFORGE.



ARCHÉOLOGIE.

TOMBEAU DECOUVERT A PENETANGUISHENE

[HAUT-CANADA.]



A découverte que l'on vient de faire dans le mois de septembre dernier, près de Pénétanguishine dans le Haut-Canada, éveille avec raison la curiosité publique. Elle nous reporte à des temps anciens qu'on peut appeler l'époque héroïque de ces vastes contrées. Recueillons avec respect ces débris d'un autre âge.

Il y a là toute l'histoire d'un passé à peu près inconnu de nos jours, et le voile qui le couvre, semble lui donner encore un nouveau degré d'intérêt.

En fouillant le sol, à six milles environ à l'Ouest de Pénétanguishine, on a trouvé sous une couche épaisse de terre que couvraient déjà des arbres de 18 pouces de diamètre, une vaste fosse de plus de 20 pieds de largeur, dans laquelle était déposée une quantité très-considérable d'ossements humains. Les plus belles fourrures leur servaient de linceul ou de lit funèbre. Nous avons sous les yeux quelques morceaux de ces peaux de castor, en parfait état de conservation. 26 ou 27 chaudières en cuivre rouge de différens volumes, se trouvaient avec ces ossemens. Elles ont une ligne et demie d'épaisseur, et quelques unes ont le bord armé d'une bande de fer grossièrement travaillé. Une hache en fer, mangée par la rouille, et trois grandes conques, coquillages inconnus aux mers intérieures de ce continent, ont été recueillies au même lieu. On voyait aussi épars sur le sol et mêlés à la terre, des restes de colliers et d'ornemens sauvages, formés non avec de la porcelaine, du verre ou des émaux, mais avec des coquillages coupés avec soin et percés pour être enfilés.

Il n'est pas permis, je crois, de douter que ce lieu ne fût consacré à la mémoire des morts, auxquels certaines nations sauvages rendaient des hommages tout-à-fait

extraordinaires. Mais avant de tirer cette conclusion, il ne sera pas inutile de chercher à connaître la nation qui habitait ce sol autrefois. Ses mœurs et ses usages jetteront peut-être quelque lumière sur le fait qui nous occupe, et qui intéresse en même temps l'historien et l'archéologue.

Nous ne pouvons pas recourir aux monumens laissés en héritage à la postérité par ces peuples anciens. Ces sauvages avaient bien leur langue hiéroglyphique pour tracer légèrement sur une écorce, les faits d'un intérêt passager et actuel, mais ils semblaient ne pas s'occuper des siècles futurs et ignorer le secret d'éterniser par des monumens durables le souvenir de leur histoire. Les traditions locales nous manquent aussi pour résoudre le problème en question. Personne n'ignore que les Sauteurs, venus plus tard de l'Ouest pour occuper la côte Orientale du Lac Huron, alors une vaste solitude, sont totalement étrangers aux événemens qui s'y passèrent autrefois. Peuple chasseur et toujours errant, comme toutes les nations d'origine Algonquine, il ne connaît le sol sur lequel il dresse sa tente d'écorce que pour y chercher sa nourriture et les pelleteries de son petit commerce. Au reste c'est une remarque qui appartient à presque tous les peuples sauvages: Le passé les intéresse aussi peu que l'avenir. Toute leur existence semble bornée aux besoins et aux jouissances du présent.

Pénétanguishine, est située à peu près au milieu du pays qu'habitaient, il y a deux siècles, les Hurons, cette nation justement célèbre dans nos annales par l'histoire de ses malheurs et de la guerre cruelle que lui firent les Iroquois, par les laborieux travaux qu'elle coûta à la foi et le sang que répandirent dans ses intérêts plusieurs de ses Apôtres. C'est près de là que périrent victimes de leur zèle, les PP. Jean de Brebeuf, Gabriel Lalemant, Charles Garnier, Noël Chabanel et Antoine Daniel. Il y a

eu à cette époque jusqu'à 14 Missionnaires réunis en ce lieu pour convertir cette nation.

Les limites de leur territoire nous sont clairement tracées dans les récits des premiers voyageurs, et dans les relations des Missionnaires. Il avait très-peu d'étendue. La nation du Petun dans les montagnes au Sud Ouest, et la nation Neutre au Sud, l'empêchaient de se développer. Au Nord et à l'Est étaient les terres des Algonquins, dont la stérilité ne pouvait d'ailleurs convenir à un peuple à demeures stables et permanentes, comme étaient les Hurons. Ainsi la portion de terre comprise aujourd'hui entre le Lac Simcoe, la rivière *Severn*, le Lac Huron et la Baie de Notawassaga, renfermait cette nation de 30 à 40 milles âmes (1), formant 18 grands villages, dont 8, comme les vit Champlain, étaient protégés contre leurs ennemis par une forte et haute ceinture de pieux. On lui donnait 3 à 4 journées en longueur (2) ou 20 à 25 lieues de l'Orient à l'Occident, sur 7 à 8 lieues du Nord au Sud (3), Champlain fixe pour sa hauteur le 44 ° de latitude, et son calcul est exact. Les Missionnaires essayèrent de déterminer peu après sa longitude par l'observation des éclipses, et nous voyons par une carte du géographe Sanson de 1656, la plus ancienne que nous connaissions, qu'on avait placé ce pays au 294 ° (méridien de l'île de fer), position qui s'accorde avec toutes les géographies modernes.

Le P. Joseph Caron, Religieux Récollet, osa, le premier des Européens, entreprendre le long et périlleux voyage des Hurons. Il hiverna chez eux en 1615, et il a la gloire d'avoir été leur premier Apôtre.

Champlain, l'illustre fondateur de cette colonie, qui avait déjà conduit les Hurons à la victoire sur les bords du Lac George (autrefois lac St. Sacrement), se laissa entraîner par eux dans leur pays, pour se mettre encore une fois à leur tête contre les Iroquois. Il y monta cette même année 1615. Son itinéraire est plein d'intérêt et nous pouvons le suivre pas à pas. Il partit du *Sault St. Louis*, et remonta la rivière des *Ottawas*. Il décrit en passant le Long Sault, la gracieuse chute du Rideau, le précipice des *Chaudières*, l'île des *Algonméguins* (île des Allumettes), sur laquelle

il éleva le signe de notre salut, le *Lac des Nipissierini* (Lac Nipissing), la rivière des Français, et les 45 *Lieues* de côtes incultes et sauvages, qu'on trouve en suivant à l'est les rivages de la mer d'*Eau Douce* (Lac Huron) avant d'arriver à la Baie, où se trouvaient les Hurons. Il passa une année avec eux.

Le Père Sagard, Récollet, alla en 1623, continuer l'œuvre commencée si héroïquement par ses Frères. Il nous a laissé un curieux récit de son voyage et des mœurs de ce peuple.

Peu d'années après, les Jésuites eurent cette vigne en partage, et ils la cultivèrent jusqu'à son entière destruction par les Iroquois en 1650. Les *Relations* qu'ils publiaient chaque année, achevent de fournir tous les renseignements qu'on pourrait désirer sur ce pays et sur ses habitans.

Les Français donnèrent le nom de *Hurons* à ce peuple à cause de la singularité de sa chevelure. La plus grande partie des hommes ne conservaient qu'une bande de cheveux depuis le front jusqu'à la nuque du cou. Cette crête, tenue toujours relevée avec soin, donnait à leur tête la forme d'une hure : "mais le nom Sauvage de ce peuple, nous dit le P. Jérôme Lalemant longtemps Supérieur dans cette Mission, est *Ouendat*." Les écrivains Anglais et Américains en ont fait *Wyandots* et *Yendots*. Champlain les nomme *Attigouantants*, et Cobden (*History of the five nations*) les appelle *Quatoghier*, mais nous ne savons sur quelle autorité (1).

C'est dans les usages de ce peuple, aujourd'hui à peu près anéanti, que nous trouvons l'explication de la curieuse découverte qu'on vient de faire. "Dans les rapports avec les morts, dit le P. de Brebenf, ils ne sont pas Sauvages. Ils n'ont rien d'assez précieux pour les honorer. Ils donnent les robes, les haches, les porcelaines en telle quantité, qu'on dirait qu'ils les méprisent, et cependant c'est toute leur richesse. On les verra en hiver presque tous nus, tandis qu'ils ont dans leurs caisses de belles robes pour leurs morts. C'est alors qu'ils veulent paraître magnifiques." "S'il y a chose

(1) Le hollandais *Vander Donk* dans sa relation de 1656, leur donne le nom de *Rondques* ou *Sauvages français*. Cette dénomination ressemble trop à celle d'*Adirondaks* qu'ont les Algonquins dans d'anciens Auteurs, pour ne pas laisser craindre légitimement qu'il a confondu les deux peuples.

Un auteur moderne a également confondu à tort les *Hurons* avec les *Ochâtiguins*, qui demeuraient sur le St. Laurent, entre le Lac St. Louis et le Lac Ontario.

(1) Voyage de Champlain. Relation du P. de Brebenf.

(2) Relation de 1633.

(3) Relation de 1639.

“ au monde, écrit le P. Lalemant en 1642, qui soit sainte parmi les Hurons, “ c’est le droit de leur sépulture. Leur soin “ dépasse de beaucoup tout ce qu’on fait “ en France. Ils y font des profusions “ étranges, et se dépouillent eux-mêmes “ pour revêtir leurs morts et conserver “ précieusement les os de leurs parens, “ afin de reposer au même lieu.”

Nous savons en effet que chez les Hurons (car cet usage ne paraît pas avoir été adopté par les autres nations du Canada), il y avait deux sortes de tombeaux et de sépultures.

La première sépulture se faisait immédiatement après la mort. Le cadavre replié sur lui-même, et chargé de ses ornemens les plus précieux, était enveloppé avec soin dans de riches pelletteries. On l’enfermait dans une caisse d’écorce avec de la nourriture et les objets qui lui avaient servi. Quelquefois on se contentait de les suspendre auprès de son tombeau. Ce cercueil n’était pas confié à la terre : On le portait dans un champ voisin du village qu’ils appelaient *Oigosayé*, et qui était consacré à cet usage. Là, au milieu des pleurs et des lamentations de commande des femmes et des filles, on déposait le mort sur quatre pieux plantés en terre et hauts de 8 à 10 pieds. (1)

Cette sépulture n’était que temporaire, et en quelque sorte un hommage de la parenté seule. Le respect de ce peuple pour les morts demandait les honneurs publics et solennels au nom de la nation entière.

Tous les 10 ans, à peu près, ils s’assemblaient pour cette *fête des morts*, la plus célèbre et la plus solennelle du pays.

Il n’y avait d’exception, fait observer, le P. Bressani (2) missionnaire alors chez les Hurons, que ceux qui mouraient à la guerre ou subitement. Leurs ossemens, décharnés avec soin, étaient enfouis en terre, et on ne les exhumait jamais. Une pensée superstitieuse leur faisait croire que les âmes de ces malheureux qui avaient ainsi péri à la guerre, dans les eaux, dans les bois, etc., n’avaient pas de commerce dans l’autre vie avec leurs compatriotes morts de la mort naturelle.

Une assemblée générale du pays fixait l’époque et le lieu de cette solennité, à laquelle les nations voisines et même toutes les nations alliées étaient invitées.

(1) Voyage du P. Sagard.—Lettre du P. de Brebeuf.

(2) *Breve relatione d’alcune missioni etc.*, 1653.

Les détails de cette fête curieuse ont été décrits par le P. Sagard et par le P. de Brebeuf qui en fut le témoin oculaire en 1636. Ils méritent d’être connus, et ils justifieront nos conjectures.

A l’approche du jour indiqué, tous les villages se mettent en mouvement et font leurs préparatifs. Les femmes vont prendre dans le cimetière les ossemens de leurs parents et s’il y a encore des cadavres qui ne soient pas entièrement desséchés ou dépouillés de leur chair, elles les décharnent avec soin. Le P. de Brebeuf vit nettoyer ainsi les restes d’un vieillard, qui n’avaient commencé à se gâter que depuis un mois. Ses parens ne se rebutèrent pas, malgré la plus horrible puanteur et le spectacle le plus dégoûtant. Chaque cadavre est alors enseveli dans une robe neuve de castor, et à dater de ce moment, les festins et les fêtes publiques commencent dans chaque village.

Le village d’Ossosané, surnommé *la Rochelle* par les Français à cause de sa position, était le lieu du rendez-vous général pour cette année là. Au centre du pays, et sur les bords du lac, il était plus facile de s’y rendre. Cinq villages seulement des environs concouraient à cette fête. Une contestation survenue dans l’assemblée préparatoire en avait éloigné les autres.

Ils s’organisent alors en procession funèbre pour se rendre au lieu désigné. La marche est lente et silencieuse. Le village d’Ihonatiria ou de St. Joseph, résidence du P. de Brebeuf, fut trois jours à faire 4 lieues de chemin pour se rendre à Ossosané. On avait préparé une vaste fosse circulaire de 10 pieds environ de profondeur sur 30 à peu près de diamètre. Un espèce de théâtre de 9 à 10 pieds de haut, était dressé tout autour. On y plaça des perches les unes debout, les autres en travers pour recevoir les dépouilles des morts. Les corps entiers furent déposés sous le théâtre, sur des écorces ou des nattes. Chaque famille apportait ses présents et les étalait devant toute l’assemblée. Pendant deux heures, on laissa à chacun le loisir d’en admirer la richesse. Ils étaient au nombre de 1200, et il fallut quatre heures pour en faire du haut du théâtre l’énumération détaillée devant les 2000 spectateurs accourus à cette fête. Après ce tribut payé à la vanité des donateurs plus qu’à la mémoire des morts, on prépara la sépulture. Quarante-huit robes formées chacune de dix peaux de castors, devaient servir de linceul commun. Chaque village vint au

signal donné déposer sur ce lit somptueux les ossemens de ses pères, avec des haches, des chaudières, des colliers, des armes, etc. Il y en eut assez pour remplir cette fosse à 8 pieds de haut. On recouvrit ce dépôt précieux avec des peaux de castor, des nattes et des écorces, et on jeta la terre par dessus. Une barrière de pieux dressée autour de ce lieu sacré, le protégea contre les profanateurs. Quelques femmes vinrent jeter sur cette fosse un peu de blé d'Inde. Dans leur idée superstitieuse les âmes retenues auprès de leurs corps jusqu'à la *fête des morts*, étaient alors libres de tout lien, et pouvaient avec ce secours se mettre en route pour le *pays des âmes* qu'ils croyaient situé à l'Ouest.

La nuit entière se passa ensuite en cris, en chants, en danses et en festins. Chez les peuples sauvages, comme chez bien des peuples de l'antiquité (1), c'était la partie obligée de ces cérémonies funèbres, et leur grossière mythologie y attachait un sens mystérieux.

Nous croyons donc pouvoir conclure, et sans témérité, que ces ossemens récemment découverts, appartiennent à la nation Huronne, et qu'ils ont été l'objet d'une de ces fêtes religieuses en l'honneur des morts, dont l'histoire a conservé jusqu'à nous les détails (2). Il est même permis de conjecturer avec raison, que ce tombeau est postérieur à l'arrivée des Européens dans ces contrées vers 1615, et même à l'établissement régulier des missions huronnes en 1633. Le cuivre y était connu sans doute avant les Français. Les sauvages le trouvaient en grande abondance sur les bords du Lac Supérieur, et les haches de ce métal que les Français virent entre leurs mains, prouvent qu'ils avaient su en faire usage. Mais le fer offrait beaucoup plus de difficultés pour son extraction du sol, où il ne se rencontre pas à l'état natif, et surtout pour être mis en œuvre. Il leur parut quelque chose de si nouveau et en même temps de si utile que les Français qui leur

apprirent à s'en servir, reçurent d'eux le nom de *Agnouha* c'est à dire les gens de fer (1). Les chaudières bordées de fer et la hache semblent donc accuser une origine Européenne et une époque de relation régulière avec les Français.

On peut conclure avec plus de certitude encore que ce monument est antérieur à 1650. Les Hurons chassés alors de leur patrie, n'y entrèrent jamais. Les uns, au nombre de plus de 100 familles, vinrent se réfugier sous le canon des Français à Québec (2). Les autres se retirèrent dans l'Ouest pour échapper à la fureur d'un ennemi implacable dont les succès semblaient faire croître chaque jour, le besoin de sang et de destruction.

Ce sol resta ainsi longtemps désert, avant que les chasseurs Sautaux et Algonquins y vissent chercher quelques fourrures, et surtout avant que la civilisation y plaçât un de ses postes avancés. Nous n'en doutons pas, il s'ouvrira encore un jour sous la main de l'industrie et de la science, pour nous révéler son histoire passée, et appuyer nos conjectures sur de nouvelles preuves.

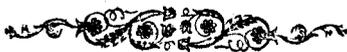
briel Lalemant. Cette explication est inadmissible; car ces deux villages étaient à l'Est de Pénanguishine, tandis que le tombeau découvert d'après les renseignements que nous avons eus, est situé à l'Ouest. D'ailleurs à cette époque de destruction et de mort, les hurons n'étaient guère à même de se livrer à leurs anciennes et religieuses coutumes qui semblent supposer des jours de paix et de prospérité. Ils venaient de voir périr la plus grande partie de leurs guerriers et ne pensaient plus qu'à s'éloigner de leur patrie qu'ils ne pouvaient pas défendre contre leur cruel ennemi. Ils se retirèrent en effet peu de temps après dans les îles du lac Huron et se dispersèrent l'année suivante.

(1) Voyage du P. Sagard.

(2) Ces Hurons chrétiens arrivèrent à Québec avec leurs missionnaires en 1650. On les plaça d'abord à l'île d'Orléans. Ils y bâtirent une chapelle et un petit fort. Mais les Iroquois acharnés à leur ruine, vinrent troubler leur paisible solitude, et les forcèrent à chercher un abri plus sûr. Ils se rapprochèrent de Québec et formèrent le village de *Notre Dame de Foy*, qu'une méprise qui date de loin et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours a fait appeler à tort *Ste. Foi*. Peu d'années après, afin de s'approcher du bois et d'un terrain plus favorable pour leur maïs, ils se retirèrent à la vieille Lorette, et ensuite à la jeune Lorette où cette nation malheureuse, après avoir perdu sa patrie, sa langue et une partie de sa nationalité, disparaît peu à peu chaque jour pour ne plus laisser bientôt de trace de son souvenir qu'un nom célèbre dans l'histoire.

(1) Lafiteau, *Mœurs des Sauvages*.

(2) Un journal en parlant de cette découverte, a cru voir dans ces ossemens les glorieux restes des héros qui défendirent en 1649 avec tant de valeur les villages de St. Louis et de St. Ignace, et au milieu desquels périrent dans d'affreux tourmens les illustres missionnaires Jean de Brebeuf et Ga-



LA MODE, SES CAPRICES ET SES FLEAUX. (1).

Un praticien français qui attache à l'hygiène autant et plus d'importance qu'à la médecine vient de publier touchant les inconvéniens et les dangers mêmes qu'offre l'obéissance aux lois extravagantes de la mode, un livre plein de sages observations et où l'érudition la plus aimable sait amender et pallier l'aridité de la matière. L'auteur a mis habilement à la portée des gens du monde les préceptes qu'inspire à un physiologiste plus jaloux de prévenir les maladies que de les guérir, l'étude approfondie de son art. Nous recommandons à tout le monde, mais particulièrement aux femmes et plus particulièrement aux mères de famille ce petit livre dont l'utilité n'a pas besoin d'apologie. Les fragmens suivans en feront, mieux que nous, l'éloge.

DE LA BIZARRERIE DES COSTUMES QUI ONT PRÉCÉDÉ NOTRE SIÈCLE.



En tous les temps, la mode a été bizarre en France ; elle a toujours passé d'un extrême à l'autre, et le plus souvent les femmes à force de varier leurs vêtemens, ont dénaturé la forme de leurs corps. Dans leurs parures, elles ont presque toujours associé les mises les plus gênantes aux mises les plus absurdes. Pendant longtemps elles ont porté des robes fermées qui couvraient leurs poitrine, leurs bras, leur poignets, et descendaient jusque près des talons ; ce même costume a été conservé dans les couvens de femmes, et c'est celui, à quelques légères modifications près, que portent les diverses congrégations de sœurs religieuses qui existent encore de nos jours.

DES ROBES A LONGUES QUEUES.

En 1460, nos dames françaises, bientôt imitées par la plupart des autres dames de l'Europe, se vêtirent de robes dont les manches pendaient jusqu'à terre, et dont les longues queues balayaient le pavé à la distance de plusieurs aunes. A cette mode succéda celle des robes courtes qui laissaient voir presque tout le mollet. En 1500, elles portaient des habillemens qui faisaient à découvert et le cou et la gorge ; quelques temps après elles retranchèrent les manches des robes et les bras furent à nu.

DU TRAVESTISSEMENT.

En 1660, la mode en délire métamorphosa les hommes en femmes ; il était reçu alors, dans les cercles les plus distingués de la capitale, que les jeunes gens se présentaient sous le costume de femme. L'abbé

(1). Pagnerre, Paris 1847.

de Choisy étant au jeu du roi habillé en femme, un grand seigneur s'approcha de lui et lui dit : " Monsieur ou Mademoiselle, car on ne sait qui vous êtes, etc."

DES PANIERS.

En 1700, les femmes adoptèrent les paniers, les paniers, dont l'imagination cherche vainement à découvrir le motif d'élégance ou celui de commodité ; dont l'ampleur plus ou moins étendue semblait séparer le corps à la manière des guêpes ; dont la forme bizarrement étayée par des cerceaux arrondis en tous sens, n'avait été inventée sous le Régent que pour couvrir les écarts d'une cour corrompue et cacher les fruits illégitimes des progrès de la démoralisation. Ce fut vers la même époque que la nudité revint encore à la mode et exposa le sexe à ces maladies catarrhales auxquelles depuis lors il a été si sujet.

Après avoir découvert successivement le cou, le sein et les bras, les femmes finirent par laisser voir leurs épaules et même une partie de leur dos. Il n'y a guère plus de quarante ans qu'il fut convenu que la nudité devait être poussée encore plus loin, et cette fois le corps entier ne fut un moment protégé que par une gaze légère. Les françaises découvrirent donc successivement la poitrine, les bras, le dos, et ne revêtirent les autres parties du corps qu'avec une mousseline assez claire pour laisser deviner et même entrevoir des formes qu'on n'osait pas tout-à-fait exposer à l'œil curieux du passant. Cette innovation eut une courte durée : l'indignation publique, les maladies auxquelles cette mode donna lieu, les rhumatismes qu'elle fit naître, les victimes qu'elle fournit à la mort en firent rapidement justice.—Heureusement les femmes en furent quittes pour une partie de leurs attraits et la perte du brillant émail qui couronnait naguère leurs lèvres de rose ! Sans songer que leur corps délicat n'avait pas été fortifié par les bains de

l'Eurotas et les fatigans exercices du gymnase, on les vit recourir au costume simple et élégant des Athéniennes et des Lacédémoniennes; mais le climat brumeux de Paris et de la plupart des villes de France leur apprit, par des incommodités de tout genre, qu'au physique comme au moral on ne brave pas toujours le ciel impunément.

DE L'HYGIÈNE ET DE LA GYMNASTIQUE.

O vous, Mesdames, qui sacrifiez tant à la beauté du corps, et qui ne cessez d'admirer les belles formes de l'Apollon du Belvédère et celles de la Vénus de Médicis, sachez que ce n'est qu'en suivant les règles de l'hygiène, science qui sert de base à toutes les branches de l'art de guérir, qui, mettant à contribution toutes les connaissances de la médecine, enseigne aux hommes les moyens de recourir le moins possible aux médecins, puisqu'elle porte sur les alimens et leur préparation, les boissons, les habitations, les vêtemens, les professions, les habitudes, la manière de vivre, les mœurs, les institutions publiques et particulières; qui apprend enfin à soigner soi-même sa santé, même dans les indispositions peu graves; car il ne faut pas oublier que celui qui vit médicalement vit misérablement: *qui vivit medice vivit misere*; en pratiquant les exercices gymnastiques sagement combinés, que vous fortifierez vos membres grêles et débiles, et que vous acquerrez ces belles formes qui ont métamorphosé en divinités tant de beautés antiques.

En vérité, rien de plus utile à la santé que les exercices du corps. Les anciens firent de la gymnastique la base de l'éducation nationale; ils y soumettaient les enfans des deux sexes encore en bas âge. Au reste, ce n'est qu'en exerçant les forces physiques à mesure qu'elles se développent qu'on peut assurer à la jeunesse la santé du corps et la tranquillité de l'âme, deux grands bienfaits de la divinité, car la gymnastique est la partie de l'hygiène qui exerce la plus grande influence sur toute l'économie animale, tant au physique qu'au moral. Tout en conservant la santé et la beauté des formes, elles développent encore les qualités de l'âme, qui forment le cœur et l'esprit de l'homme de bien.

DE L'INFLUENCE PERNICIEUSE DES VÊTEMENTS LÉGERS.

Poursuivons et considérons les influences de la mode sous d'autres rapports. Si

nos dames, à l'exemple des femmes grecques et romaines se livraient aux occupations laborieuses de leur maison, ou bien si elles imitaient les habitantes des campagnes dans leurs rudes travaux, elles pourraient alors jouir en plein air du plaisir de la danse; et peu importerait même que ce fût avec des habits légers puisque l'exercice qui suivrait cet amusement, loin de supprimer la transpiration, en entretiendrait la continuation et la durée; mais les choses ne vont point ainsi. En effet, après avoir passé la journée dans la mollesse et dans des appartemens très chauds, on les voit quitter la ouate, la laine, le drap, quelquefois même la fourrure, pour s'habiller plutôt que de se couvrir avec les étoffes les plus minces. Ainsi mises, elles affrontent les intempéries de l'air pour se rendre dans les grandes assemblées, et c'est presque toujours au sortir des bals, où elles ont passé une grande partie de la nuit, qu'elles contractent, sous l'influence des températures les plus opposées, des maux qui abreuvent leur vie d'amertume. Combien de jeunes personnes n'ont-elles pas puisé, au sortir de ces brillantes réunions, d'où la mode comme la boîte de Pandore, laisse exhaler des calamités de toutes espèces, et ces affections nerveuses qui sont, ainsi que le disait Boerhaave, le fléau de l'humanité et de la médecine, ces affections cutanées qui cachent sous de hideuses éruptions les traits les plus doux et les plus aimables? Heureuse la jeune personne qui n'en rapporte pas le germe de la mort, et n'y puise, au printemps de la vie, le principe de cette maladie terrible qui décompose le corps en détail après avoir établi son siège sur l'organe si délicat de la respiration? C'est à vous surtout que je dois m'adresser, jeunes femmes qui venez tout récemment de combler le bonheur d'un époux chéri en doublant son existence et la vôtre. Etes faibles et intéressans, que ne puis-je vous signaler, comme je le désirerais, tous les dangers dont la mode vous menace! Ah! si ce tyran de la société vous poursuit, s'il vous force à lui payer un tribut qui vous offre de si puissans attraits, attendez du moins, pour le satisfaire, que vos corps délicats aient repris les forces qu'ils ont perdues dans les douleurs de l'enfantement; attendez que la douce liqueur dont la nature vous a pourvues après votre délivrance ne puisse se changer en poison, et corrompre votre sang et vos humeurs; attendez du moins que le fruit d'une tendre union puisse se passer et de vos soins et de votre tendresse.

Il n'est que trop vrai, et j'en appelle ici à l'expérience, c'est au sein des plaisirs inventés par la mode que la foule des maux auxquels le sexe est le plus disposé, et qui lui sont propres, prend trop souvent naissance.

C'est ainsi que les catharres, les fluxions de poitrine, les rhumes opiniâtres, les suppressions de certaines évacuations, les affections hystériques sont la conséquence des effets produits sur le corps par l'atmosphère ou trop froide ou trop humide de certaines promenades que le goût du moment consacre à ce genre de divertissement. C'est surtout aux personnes qui ne se couvrent pas suffisamment que j'adresse ces réflexions, et auxquelles je répète que, de toutes les modes, la plus nuisible est celle qui expose ainsi la santé au danger qui résulte et de l'intempérie des saisons et de la situation plus ou moins insalubre des localités.

L'homme, se livrant à un exercice plus soutenu et plus laborieux que la femme, peut avec moins de péril, faire usage d'habillemens légers ; mais la femme a besoin de se couvrir davantage, attendu que sa vie sédentaire et la délicatesse de ses organes rendent son corps beaucoup plus susceptible d'impressions fâcheuses ; cependant la mode veut qu'elle le soit moins ; pour suivre la mode, elle s'expose, comme je l'ai dit, à une infinité de maladies.

DE LA PRIVATION DU SOMMEIL.

Indépendamment des maux que procurent l'air humide et froid de la nuit et l'usage des vêtemens légers, la privation du sommeil, suite inévitable de ces veilles longtemps prolongées et fréquemment réitérées entraîne après elle une série de maux moraux dont la gravité surpasse encore les maux physiques que nous venons de signaler au beau sexe, et cela à raison des grandes impressions qu'il reçoit, des objets qui l'entourent et du tempérament essentiellement pituiteux (lymphatique) dont il est doué ; parce que le sommeil est indispensable aux organes des sens et des facultés intellectuelles pour faciliter la nutrition, le développement du corps et le renouvellement des forces. Car, sans le repos, le cerveau n'est plus apte à réparer les pertes qu'il a faites pendant la veille, et n'est propre à se livrer aux travaux intellectuels. Il s'irrite, s'enflamme, d'où s'ensuit l'hystérie, l'hypocondrie, la mélancolie, l'épilepsie, la manie, la folie, le vice, le crime et la mort. Or, il est prouvé que les enfans, les femmes, et toutes les per-

sonnes à l'esprit mobile et à tempérament lymphatique, ont bien plus besoin de repos que les autres personnes dont le caractère et le tempérament sont différens.

Un repos modéré rétablit le calme dans les fonctions de l'économie animale, donne du ton et de l'activité aux forces musculaires, et rend le corps plus disposé à toute espèce de travail. Et ne sait-on pas qu'à toutes les époques les personnes qui ont présenté des exemples de longévité ont été celles qui avaient pour habitude de se coucher de bonne heure et se lever matin ; et que les grands bienfaits de la divinité sont l'espérance et le sommeil ? Un auteur cite à cet effet la vie d'une foule de centenaires à caractères et à tempéramens différens, ayant exercé des professions et des métiers opposés, mus par des goûts et des passions contraires, les uns n'ayant jamais bu que de l'eau, les autres buveurs de vin, les uns sobres, les autres passionnés pour la bonne chère ; mais tous ayant eu, par instinct, et dès leur plus bas âge, l'habitude de se coucher de bonne heure et de se lever matin.

Rien n'est donc plus pernicieux pour la santé que de veiller la nuit et de dormir le jour, faire ce qu'on appelle *de la nuit le jour et du jour la nuit* ; car on ne transgresse pas les lois de la nature impunément. Le soleil, par son lever et son coucher nous indique l'espace de temps que nous devons donner au travail, et la nuit celui pendant lequel nous devons reposer. Or, méconnaître ces lois, c'est s'opposer aux vœux de la nature, briser sa santé et abréger ses jours.

La nature a choisi la saison de l'hiver pour se reposer et pour l'époque de son sommeil. Alors tous les êtres vivans reposent, ou tous au moins dorment plus longtemps. Les végétaux et une partie des animaux passent cette époque dans un sommeil profond, tandis que ceux qui veillent pendant cette saison de repos prolongent leur sommeil bien plus longtemps que dans les autres saisons de l'année. Mais, parmi ceux-ci, il n'y a que l'homme et encore l'homme civilisé, qui, privé de l'instinct naturel, foulant aux pieds les lois sacrées de la nature, ait, de préférence, choisi cette saison pour prendre ses ébats. La saison de l'hiver est consacrée par lui à des veilles continuelles ; il la passe presque entièrement en fêtes, au milieu des festins, des bals, des concerts, etc., etc., et ne donne au sommeil que le temps qu'il dérobe à regret à ses jouissances. Mais cet excès d'agitation imprime sur lui un

cachet tel que son corps se défigure : il devient terne, pâle, hâvre, blême et défait ; c'est à tel point qu'à ces traits on le reconnaît facilement pour un prétendu type du bon ton de notre époque.

DES HABILLEMENS TROP SERRÉS.

Les vêtemens trop serrés ne sont pas moins nuisibles au beau sexe que les vêtemens légers ; car ceux-là, en étranglant, en quelque sorte, le tronc par le milieu, engourdisent les membres et leur enlèvent la faculté d'agir ; ils empêchent l'accroissement de la jeunesse, gênent la circulation des vaisseaux superficiels, et produisent des congestions ou sanguines, ou lymphatiques, qui établissent leur siège à la tête, à la poitrine et dans l'abdomen.

Le judicieux *Corvisart* avait remarqué que les maladies organiques du cœur s'étaient extrêmement multipliées depuis l'introduction de la manie de serrer le corps à ce point de le faire ressembler à celui d'un scarabée. *Sénac* avait fait, il y a près d'un siècle, la même observation, lorsque les femmes se mirent à porter des corsets à lames de fer ou de baleine, dont le busc, en descendant jusqu'au pénis, comprimait le ventre, déterminait l'inflammation du foie et des autres viscères abdominaux. A cet effet, je pourrais citer une foule d'observations de maladies graves qui n'ont eu pour causes que la compression des différentes parties du corps par des vêtemens trop serrés ; mais je me bornerai à signaler ici l'ophthalmie purulente et contagieuse qui, en 1821, 1822, 1823, 1824, et tout récemment encore, a ravagé l'armée des Pays-Bas et y a laissé tant d'aveugles. Elle n'était occasionnée que par la pression que déterminaient sur le front et le pourtour de la tête les lourds *schakos*, coiffure d'uniforme militaire qui, heureusement, se remplace actuellement dans l'armée française par une autre coiffure plus légère et moins compressive, désignée sous le nom de *kepy*.

Les inconvéniens occasionnés par cette pesante et incommode coiffure se trouvaient encore aggravés par un col en cuir très dur et très épais, qui comprimait en même temps les vaisseaux du cou, gênait la circulation et retenait dans le cerveau le sang qu'y apportent les artères carotides ; ce qui déterminait les douleurs de têtes violentes, des vertiges fréquens, et quelquefois l'apoplexie, lorsque surtout le soldat était appelé à faire des marches forcées dans

des pays dépourvus de soleil sous un ciel brûlant.

DES CHEVEUX, PRONOSTICS QU'ON EN PEUT TIRER.

Les cheveux sont un des ornemens les plus utiles, et en même temps un des plus beaux, dont l'homme ait été doté par la nature : une figure laide avec de beaux cheveux fait oublier, en quelque sorte, sa laideur. Mais, indépendamment de ce qu'une belle chevelure ajoute à la beauté corporelle, en en augmentant les grâces, son utilité est d'une bien plus haute importance encore ; par sa vertu isolatrice (il est constant que les plumes, les cornes et les cheveux sont des mauvais conducteurs du calorique) elle retient sur la tête la chaleur du corps ; elle garantit, en outre, cet organe des intempéries atmosphériques, empêche la répercussion de la transpiration insensible du cuir chevelu, amortit les coups des corps ambiants auxquels le crâne est exposé, etc. Il faut encore ajouter que, quelque bonne que soit une coiffure artificielle, elle ne supplée qu'impartialement à des cheveux longs, épais et bien fournis, attendu qu'elle ne préserve jamais aussi bien la tête des impressions extérieures. On ne saurait par conséquent, se douter combien sont grands les avantages qu'offre à l'individu celui d'avoir une bonne chevelure.

Tous les peuples ont toujours fait de cet ornement le plus grand cas, depuis le sauvagement d'Amérique, qui ne compte ses victoires que par le nombre des chevelures qu'il a enlevées à ses ennemis, jusqu'aux hommes qui composent les nations les plus civilisées, qui, honteux d'être devenus chauves encore de bonne heure, cherchent en vain à suppléer à cet ornement naturel par des cheveux artificiels empruntés au premier venu.

L'abondance et la beauté des cheveux annoncent, généralement, une santé forte et robuste. Hé ! ne sait-on pas qu'en général les hommes athlétiques tombent malades et perdent leurs forces lorsqu'ils sont dépouillés de leurs cheveux ? C'est que la force de la plupart d'entre eux est dans leurs cheveux. En effet, Samson perdit la sienne par suite de la perfidie de Dalila, qui lui coupa sa chevelure au moment où il venait de s'endormir sur ses genoux. Ce fut alors qu'elle le livra aux Philistins, ses plus cruels ennemis, qui lui crevèrent les yeux et le retinrent captif ; mais pendant sa longue captivité, le temps lui ayant ren-

du ses cheveux et sa force, Samson en fit usage pour se venger à son tour de ce peuple, qui avait été à son égard aussi lâche que cruel, en l'écrasant sous les débris de son temple et des statues de ses idoles.

La couleur des cheveux indique encore le tempérament et le caractère des individus.

Les cheveux blonds tirant sur le châtain la barbe blonde ou châtain, le teint blanc et vermeil, les lèvres rouges, la bouche moyenne, la peau blanche, caractérisent le *tempérament sanguin*.

Les individus qui appartiennent à ce tempérament sont légers, inconstans, ont l'imagination vive et souriante ; ils aiment les plaisirs de la table et des sens, jouissent d'une bonne santé, sont bons amis, et possèdent, en général, les précieuses qualités du cœur.

Les cheveux noirs et épais, la barbe noire, le teint brun, pâle ou légèrement coloré, une grande bouche, la peau brune, le développement précoce des facultés morales, sont le propre du *tempérament bilieux*.

Les personnes qui sont sous l'influence de ce tempérament sont mues par les passions fortes ; elles sont constantes, opiniâtres et ambitieuses. Leur caractère est ferme et inflexible ; elles sont pleines de courage, d'audace et d'activité ; elles se signalent ordinairement par de grandes vertus ou de grands crimes. C'est parmi elles que se rencontrent celles qui, à diverses époques, ont gouverné le monde.

Les cheveux noirs, courts, raides et crépus, la barbe noire et clair-semée, la peau noire, les lèvres épaisses (1) la bouche large, l'aptitude pour tous les arts qui exigent plus de goût et d'adresse que d'entendement et de réflexion, comme la danse, l'escrime, etc., signalent la race nègre et la race africaine, dont le caractère est dur, inflexible et cruel.

Les cheveux rouges et roux, plats, rares, raides et onctueux ; la barbe clair-semée et de même couleur, le teint rouge ou rougeâtre, les yeux petits et gris, une grande bouche, la peau exhalant une odeur forte, annoncent des passions violentes et extrêmes, qu'aucun obstacle ne rebute,

Les individus qui réunissent ces caractères sont constamment exaltés dans leurs opinions, ils se placent toujours aux ex-

(1) Il est à remarquer que les lèvres minces sont le propre des personnes fines, rusées, fausses, hypocrites et méchantes, et que la plupart d'entre elles se les mordent dès qu'elles se trouvent contrariées.

trêmes. Doués d'une grande susceptibilité, ils sont irascibles et fongueux ; généralement ombrageux, taciturnes, entêtés, jaloux, opiniâtres, méchants, soupçonneux, dissimulés, faux, hypocrites et surtout, très ambitieux, ils tiennent du tempérament bilieux porté au plus haut degré d'intensité, et du tempérament atrabilaire.

C'est particulièrement dans cette classe d'individus qu'on rencontre les plus grandes vertus comme les plus grands crimes.

Les cheveux blonds ou cendrés, la barbe de même, le teint blanc, la peau blanche, les formes arrondies et sans expression, constituent le tempérament lymphatique (pituiteux.)

La proportion des liquides dépasse, dans ce tempérament, celle des solides ; les individus qui en sont doués sont généralement paresseux ; ils répugnent aux travaux de l'esprit ainsi qu'à ceux du corps. Chez eux les passions sont excessivement modérées ; aussi n'ont-ils pas à s'enorgueillir des vertus qui leur sont en quelque sorte naturelles, puisque, extrêmement modérés en tout, la vertu chez eux est bien plus facile à pratiquer que chez les individus qui, sous l'empire des divers autres tempéramens, se trouvent exposés à des passions plus ou moins fortes.

DE LA BARBE : PRONOSTICS QU'ON EN PEUT TIRER.

— Dans les temps les plus reculés, la mode a non seulement présidé à la manière de se vêtir, à l'art de colorer la peau, mais elle a étendu son domaine sur les moindres parties du corps.

Les poils sont également l'objet de ses caprices, et à d'autres époques bien antérieures à nous on a laissé prendre à la barbe un développement extraordinaire. Les souverains ont presque toujours donné l'essor à ces extravagances.

Arien était scrofuleux ; il laissa croître sa barbe pour cacher les cicatrices qu'il avait autour du cou.

Charles IX la mit à la mode pour le même motif. De nos jours, la même manie a repris faveur. Il n'y a pas de jeune garçon qui, regardant ses longues moustaches et sa grande barbe dans son miroir, ne se croie tout au moins un Bayard ou un Duguesclin.

Chez les Persans, la longue barbe est en grande vogue et ils mettent surtout beaucoup d'amour propre à la porter très noire. Les anciens Romains et les Juifs, du temps des prophètes, la portaient touffue ; les

uns et les autres avaient une grande vénération pour les vieillards dont la barbe était très blanche. Le Turc jure par sa barbe ; la plus grande insulte qu'on puisse lui faire, c'est de lui en arracher quelques poils, et dans certains cas, la loi du prophète déclare infâme tout musulman condamné à avoir la barbe rasée.

Plusieurs ordres religieux avaient compris dans leurs règles l'obligation de raser les cheveux et de laisser croître la barbe.

Parmi ces ordres, celui de Saint-François offre une particularité remarquable : c'est qu'à la réforme qu'il subit, ces religieux furent divisés, précisément à cause de leur barbe, en Capucins et en Récollets ; les premiers seuls ont conservé cet ornement. Il en est résulté que les enfans de Saint-François forment aujourd'hui deux institutions tout-à-fait distinctes.

Indépendamment de ce qu'a de sale et de mal-propre cette mode, qui, dans les pays chauds, favorise différentes générations d'insectes, il est positif que, depuis que la longue barbe est devenue encore à la mode, on observe à l'hôpital Saint-Louis, à Paris, un grand nombre de *mentagres* (dartres pustuleuses et opiniâtres qui affectent particulièrement le menton).

On ne peut aussi se dissimuler que la barbe a plus ou moins d'influence sur le moral des hommes, influence qui varie suivant sa couleur, son épaisseur et sa raideur.

On a remarqué que les personnes qui ont la barbe bleue et épaisse, jointe à un teint frais et ouvert, ont en général, un caractère faux, profondément dissimulé et hypocrite. Presque tous les grands criminels en ont une d'une couleur qui tire sur le vert ou sur le roux.

Les hommes d'un caractère inflexible, dur, insociable et misanthrope, ont ordinairement la leur noire et forte.

Les personnes ascétiques et d'un caractère apathique ont presque toujours la barbe rare, de couleur blonde ou blanchâtre.

Les barbes brunes et noires, clair-semées, indiquent des individus excessifs en tout, étant constamment amis ou ennemis, capables de grands crimes ou de grandes vertus ; ils sont méfians, soupçonneux, et d'un commerce incommode.

J'en prie le lecteur à ne pas oublier le proverbe suivant :

De barbe rousse et noirs cheveux,
Garde-t-en bien, si tu le peux.

Mais ce qui plaît aux uns ne convient

pas toujours aux autres ; l'histoire cite plusieurs peuples de l'antiquité chez lesquels l'accroissement des poils était interdit.

C'est ici le cas de rappeler que le port de la barbe était prohibé en Sicile sous le règne de Denis de Syracuse. Ce tyran, ne voulant pas se livrer à la discrétion de ses sujets qui le détestaient, et dont il avait tout à craindre, ne se faisait jamais raser, et comme à cette époque l'usage de la barbe était défendu, il brûlait lui-même la sienne avec des épilatoires toutes les fois qu'elle apparaissait d'une manière trop visible.

DES ODEURS.

Les odeurs avec lesquelles nos dames parfument leurs cheveux ne sont pas les seules dont elles fassent usage ; plusieurs d'entre elles, dans l'intention de masquer les effets de certaines exhalaisons désagréables qui proviennent de diverses incommodités dont elles sont affectées, telles que l'*osène* (odeur nazale), l'*haleine forte* (puanteur de la bouche) (1), soit que cette affection provienne du scorbut, de la carie des dents ou de diverses autres causes ; les *sueurs acres* (puanteur du corps), qui exhalent une odeur si désagréable, plus particulièrement chez les personnes dont les cheveux sont rouges ou blonds, lesquelles y sont plus sujettes que les personnes brunes, etc.

Non seulement toutes les personnes affectées de maladies que nous venons de citer emploient des substances qui répandent des odeurs très fortes pour dissimuler celles qui résultent de ces maladies, mais il y en a encore une infinité d'autres, qui, sans être atteintes de semblables affections, s'en servent uniquement par coquetterie et pour obéir à la mode.

Ces substances sont : le musc, la civette, l'ambre, la vanille, les esprits, les différentes sortes d'huiles essentielles et volatiles, les teintures, les extraits, les poudres odoriférantes, les diverses eaux spiritueuses ; certaines plantes ou fleurs aromatiques, telles que la lavande, le thym, le romarin, la menthe, l'anis, le jasmin, la jonquille, la tubéreuse, l'héliotrope, la rose, l'aspic, le patchouli, le vétiver, la cassie, etc.

(1) C'est avec répugnance que je me suis servi du mot *puanteur*, mais un autre ne pouvait en rendre l'idée complète ; d'ailleurs *Martial* a dit longtemps avant nous : *C'est puer que d'être parfumé.*

Ces diverses substances agissent plus ou moins sur le système nerveux, l'agacent, l'irritent, et occasionnent ce nombre incalculable de maux de nerfs qui tourmentent constamment les personnes qui en font usage ; car les odeurs affectent non seulement le système nerveux, mais elles attaquent encore le cerveau et déterminent des maux graves, tels que spasmes, convulsions, syncopes, etc. Or, les odeurs, étant des particules qui s'élèvent continuellement de la surface des corps, se dissolvent dans l'air et forment autour des corps d'où elles émanent une véritable atmosphère. Ainsi volatilisées elles se portent dans les narines, titillent la membrane pituitaire, et impriment sur les nerfs olfactifs la sensation par laquelle nous les percevons. La plupart d'entre elles vicie l'air que nous respirons, soit en augmentant la proportion d'acide carbonique qui entre dans sa composition, soit en diminuant d'autant celle du gaz oxygène qui

est l'air vital. Je dois faire observer cependant ici que toutes les odeurs ne sont pas nuisibles, et que même il y en a de salutaires, qui, répandues dans l'air, le purifient et le rendent plus salubre ; telles sont par exemple les odeurs acides et acerbes, provenant soit du vinaigre, soit du tan. Je désignerai, à cet effet, la teinture de benjoin étendue d'eau (lait virginal), le vinaigre, les eaux de mélisse des Carmes, de fenouil, étendues dans une certaine quantité d'eau, le vinaigre aromatique, celui de lavande, celui dit des quatre voleurs, le baume sec du Pérou, celui de la Mecque, la myrhe, l'encens, les pastilles odorantes, la poudre de tan. Je dois ajouter que toutes ces substances étant brûlées assainissent les localités dont l'air est vicié, et que la poudre de tan, répandue dans les appartemens, remédie aux mauvais effets de l'humidité.

DOCTEUR GOULLIN,

LA BEAUTE.

J'aime l'eau sous les fleurs, la rose sur sa tige.
Le tremblement des bois, les brises de l'été ;
Mais il est pour mon âme un bien plus doux pres-
[tège,
Et ce prestige est la beauté.

La beauté fleur du ciel, que Dieu créa lui-même
Pour mêler ses parfums à nos longues douleurs :
Oh ! qui saura jamais te peindre comme on t'aime,
Beauté, plaisir des yeux, beauté, charme des cœurs ?

Qui décrira ses traits, sa voix molle et touchante ?
Dans quel hymne d'amour, croira-t-on retrouver
Un de ces longs regards dont la langueur enchante,
Un de ces mots qui font rêver ?

Mais, comme au frais matin le lis et l'asphodèle
Se voilent de rosée et n'en brillent que mieux,
La beauté trouve encore un attrait digne d'elle,
C'est la grâce, elle-même est un reflet des cieux.

Et si nous croyons voir quelque chose de l'ange
Dans l'éclat ravissant d'un beau front velouté,
Cette empreinte d'en haut n'est qu'un heureux mé-
[lange.
De la grâce et de la beauté.

Aussi quels doux transports ! quel ineffable hom-
[mage !
Tous les cœurs réunis par un même lien
Environnent d'amour l'éblouissante image,
Attendent son sourire et ne cherchent plus rien.

Ah ! si c'est le bonheur, vous devez le connaître ;
O vous qu'on aime à voir, vous qu'on veut admirer ;
Mais, non ; — jeune, adorée, et bien digne de l'être,
Vous êtes seule à l'ignorer.

Si je disais que, belle entre toutes les femmes,
Vous remuez les cœurs même au bruit de vos pas,
Et que vos grands yeux bleus étincellent de flam-
[mes,
Vous baisseriez la tête et ne me croiriez pas.

Et pourtant vous brillez de cette beauté pare
Qu'on admire avec crainte et qu'on loue en trem-
Et jamais ici-bas plus douce chevelure [blanc,
Ne couronna de front plus blanc

Et si vous m'avez vu, (je le dis à voix basse)
Essayer tout à l'heure, avec des mots bien doux,
De peindre la beauté qui s'unit à la grâce,
Je ne vous nommais pas, mais je songeais à vous.

CHRONIQUE AMERICAINE.

LES CHUTES DU NIAGARA.



QUATRE-VINGTS milles environ séparent Genesee des chutes du Niagara. La route n'est remarquable que par la foule d'écureuils gris, noirs ou fauves, que l'on aperçoit courant dans les bois ou grimant sur les arbres. On arrive à Buffalo. Malgré les immenses fortunes qui s'y sont improvisées, il n'y aurait rien à dire de la ville de Buffalo, si son origine ne méritait une mention particulière. Un *pénitencier* (on appelle ainsi en Amérique un homme qui a eu des difficultés avec la justice) est l'un des pères de Buffalo. Il créa des maisons, des rues, des places ; mais en même temps il créa *trop de papier*, et malgré l'extrême indulgence dont, en sa qualité de fondateur d'une ville, on usa envers lui, il se vit exposé à des désagréments judiciaires, et il succomba dans la lutte. Aujourd'hui il a payé, non ses billets, mais sa dette légale à la société, et il jouit de nouveau de l'estime générale.

Les Buffaliens sont d'une sévérité de mœurs proverbiale, et les Buffaliennes se voilent le visage quand on prononce le mot d'amour. Le conseil municipal, composé des fortes et riches têtes de la localité, a défendu par toute la ville le débit du vin, de l'eau-de-vie, des liqueurs, du whisky ; la limonade elle-même n'a pas trouvé grâce devant ces Dracons impitoyables, qui n'ont pas même l'excuse d'être de la *tempérance*. Mais une belle ordonnance n'est faite que pour être violée. Avec des chaleurs de trente ou quarante degrés, on se passe de manger, non de boire. A Buffalo on se désaltère en cachette, et ce mystère donne aux grogs et aux sirups une saveur nouvelle. Rien n'est bon comme la limonade défendue. Le conseil municipal (on est tenté de le croire) ne se recrute que parmi les marchands de bois, de blé, de peaux et autres choses qui ne se boivent pas. Ces gens, qui ont femmes, caves et ménages, peuvent boire à domicile tant qu'ils veulent. Voilà pourquoi ils sont sans pitié pour les pauvres étrangers

altérés et sans asile. Le conseil municipal de Buffalo a oublié d'insérer dans sa fameuse ordonnance un article essentiel : avant de défendre de boire, il eût dû défendre d'avoir soif. Mais les conseils municipaux ne sont pas éternels, et l'année prochaine, peut-être, l'eau de vie et la limonade verront lever l'anathème qui pèse aujourd'hui sur elles.

Aux portes de Buffalo commencent de majestueuses forêts, qui se prolongent jusqu'à Niagara. Ah ! ce sont là de vraies forêts, si vraies que l'Amérique elle-même n'en compte guère de semblables. Ailleurs on rencontre des rangées d'arbres, des bois plus ou moins épais. Entre Buffalo et Niagara, le chemin de fer s'est frayé un passage entre un double rempart de chênes immenses, de pins énormes, impénétrables au soleil, à la pluie, presque à la lumière du jour. On éprouve un certain respect, une certaine pitié pour ces vieux colosses qui ont régné tant de siècles sur ces antiques forêts, et qui chaque jour s'en vont tombant sous la hache du défricheur. Quand la hache ne fonctionne pas assez vite au gré de ces impatiences qui veulent de l'argent à tout prix, le feu vient en aide au fer.

A Niagara, cette immensité de forêts s'arrête : la terre lui manque ; le règne de l'eau commence. Sur les bords des chutes s'élève le village de Niagara, qui appartient tout entier au général Porter. Ce général Porter est le marquis de Carabas du pays. Il habite une fort belle maison en briques, ce qui constitue un grand luxe parmi toutes ces maisons en bois. Le général passe pour exercer l'hospitalité la plus large envers les étrangers qui la lui demandent ; mais comme on ne la lui demande jamais, sa réputation ne lui coûte pas cher à entretenir. Un jour cependant un voyageur excentrique, qui voulait tout voir et tout connaître à Niagara, voulut aussi voir et connaître le général Porter et son hospitalité. Voyant qu'il avait affaire à un original dont l'exemple n'entraînerait personne, l'honorable général accepta sans trop murmurer les rôles d'amphitryon et de cicerone. L'étranger était curieux ; il aimait à savoir à qui appartenait les fer-

mes ; les maisons, les terres qu'il apercevait dans ses promenades, et M. Porter, de toujours lui répondre : "Elles sont à moi, monsieur." Cette réponse monotone finit par impatienter le voyageur. "Et les chutes du Niagara, lui demanda-t-il comme pour le narguer, ne vous appartiennent-elles pas aussi, général ?—Elles m'appartiennent certainement, mon cher monsieur," répondit cette fois encore M. Porter, et il disait vrai : il les avait achetées du gouvernement américain pour la somme énorme de 280 francs. C'était de l'argent bien placé, car depuis plus de vingt-cinq ans ces 280 francs lui rapportent quarante mille francs par an, et les réparations passent par-dessus le marché. Des réparations ? et à quoi bon ? Le général s'abstient des réparations comme de la fièvre jaune, il se garderait bien d'ôter quelque chose au pittoresque et à l'horreur de ces lieux. Il craint de civiliser et de gâter ses cataractes ; il abandonne à eux-mêmes les sentiers suspendus sur le bord des précipices et la foule de petits ponts qui sillonnent sa propriété. De mauvaises langues, il y en a partout, prétendent que ce respect n'est que de l'économie ; M. Porter proteste contre la calomnie ; en tout cas, mieux vaudrait moins de respect et de meilleurs ponts.

Les chutes du Niagara sont au nombre de trois ; la chute américaine, la chute du centre et la chute anglaise. Cette dernière, la plus belle des trois, a la forme d'un fer à cheval, 740 yards de large et 158 de haut ; elle unit les deux rives du Canada. La chute anglaise jouit d'une spécialité refusée aux deux autres chutes. Son impénétrabilité est telle qu'en tombant ses eaux décrivent une courbe de cinquante pieds. Pendant l'été, c'est là, entre un mur de granit et un mur d'eau, c'est là que la foule des visiteurs vient se promener et s'asseoir. Pour cette expédition, il faut se munir d'un costume de circonstance et d'un cœur d'airain. Malheur aux gens nerveux ! selon l'expression parlimentaire du jour ; ce voyage moitié aérien moitié sous-marin ne leur convient pas : si la pied fléchit, si la tête tourne, c'est la mort, sans espoir de salut. Mais une fois abrité derrière ce magique rideau, quelle somptueuse compensation aux dangers qu'on a courus ! on se croirait transporté dans l'un des mille palais que possèdent les rois au fond des eaux. Est-ce un rêve ? est-ce une décoration d'opéra ? les esprits les plus négateurs se laissent aller malgré eux à des élans de poésie et

se créent un monde fantastique de fraîches naïades et de tritons joufflus. Malheureusement, la prosaïque humidité, qui glace les membres de ces rêveurs éveillés, les rappelle à la réalité, et leur accès de mythologie disparaît devant la crainte d'un rhume.

La chute américaine est de huit yards plus haute, mais de 410 yards moins large que la chute anglaise. Quant à la chute du centre, pauvre et misérable chute, on a honte de dire que sa largeur n'est que de 20 yards.

Ces trois chutes réunies forment en tombant la rivière du Niagara, sur laquelle volent d'une rive à l'autre de légers esquifs. Trois fois par jour un petit bateau à vapeur promène les voyageurs de chute en chute. Quant on a passé une heure à bord de la *Maid of the Mist* (la Fille du Brouillard), on peut dire non pas seulement qu'on a vu les cataractes, mais qu'on les a touchées. La *Fille du Brouillard* tient à mériter son nom : elle s'aventure si avant dans les chutes, qu'on est inondé par une véritable poussière d'eau. L'air est émaillé par une pluie d'émeraudes, de turquoises et de rubis. C'est un déluge d'arcs-en-ciel qui s'élancent et qui retombent dans une mer tantôt calme, tantôt bouillonnante, tantôt blanche comme du lait, tantôt transparente comme le plus pur cristal. L'idée d'établir un bateau à vapeur sur la rivière du Niagara n'a pu venir qu'à des Américains, grâce à leur amour du gain. Au moindre dérangement de sa machine, le bâtiment serait entraîné jusqu'aux *Rapides* et brisé. Les *Rapides* ne lâchent jamais leur proie, et le *Whirlpool* est plus avare encore que le vare Achéron. Tourbillon immense, furieux, vaste bassin de forme circulaire creusé par les eaux entre deux montagnes, le *Whirlpool* tourne et roule sans cesse sur lui-même. Les morceaux de bois, les débris, les cadavres précipités du haut des chutes et arrivés dans le *Whirlpool* n'en sortent plus. Le *Whirlpool* est le tombeau où se donnent rendez-vous les contrebandiers américains et les déserteurs anglais auxquels la passion de l'argent et de la liberté ont persuadé de tenter la périlleuse traversée du Niagara. Pendant des mois entiers leurs corps surnagent à la surface des eaux, cahotés et déchirés par les vagues.

Vers la fin du mois de juin, un jeune garçon de douze à quatorze ans péchait, non loin des *Rapides*, Trop familier avec un danger qu'il affrontait tous les jours, il

se laissa gagner par les courans et sa barque fut lancée comme une flèche dans la direction des chutes. L'enfant ne perdit pas courage. Il continuait de ramer de toutes ses forces, quand un choc terrible vint briser sa barque. Alors le jeune pêcheur se mit à nager. Des deux rives on le voyait lutter contre la mort, sans que personne osât lui porter secours. Au bout de quelques secondes un cri déchirant, un seul, se fit entendre : tout était fini. Une semaine plus tard, le corps était arrivé à sa dernière demeure, au cimetière du *Whirlpool*, où les curieux, une lorgnette à la main, pouvaient le contempler à leur aise.

A trois époques différentes, trois navires furent lancés du haut des cataractes. Le premier essai eut lieu en 1827, avec le *Michigan*, schooner hors de service. Les passagers étaient au nombre de 90. Le navire se brisa dans la chute, et tous les passagers, excepté deux, périrent. Heureusement les passagers du *Michigan* étaient des buffles sexagénaires, des oies maigres et des chiens sans aveu. Quinze cents personnes assistaient à ce spectacle près duquel les combats des gladiateurs et les courses de taureaux n'étaient que des jeux d'enfant.

Deux autres schooners, en 1839 le *Supérieur*, et en 1841 le *Détroit*, firent le même saut et la même fin.

Les voyageurs qui visitent les chutes de Niagara sont avides d'émotions. Tous espèrent être témoins d'une catastrophe, petite ou grande, et à défaut de catastrophes qui se passent sous leurs yeux, ils se font raconter par leurs guides les sinistres accidens enregistrés dans les annales des cataractes. Quel pèlerin du Niagara ne connaît la triste fin du docteur Hungerford, écrasé au pied de la chute du centre par un rocher qui se détacha ? Quelle femme sensible n'a versé des larmes sur le sort de l'infortunée Martha de Lancaster ? Elle allait se marier, elle aimait, elle était aimée. Avant de s'unir à celui qu'elle chérissait, elle voulut voir sa sœur, qui habitait la ville de *Détroit*. Elle partit ; elle avait été confiée aux soins d'un vieux gentleman qui se rendait aux chutes. Cédant à une curiosité bien naturelle, elle se détournait de sa route et débarqua sur la rive anglaise du Canada. A peine arrivée, elle cueillait des fleurs sur le bord de la rivière ; le poids de son corps l'entraîna, et elle fut précipitée d'une hauteur de cent cinquante pieds sur un lit de rochers. Quand, après quelques heures et mille

dangers, on parvint jusqu'à elle, elle vivait encore, elle avait toute sa raison. Dans ce moment suprême, son entière affection se concentrait sur sa mère.—Que dira ma pauvre mère ? que deviendra ma pauvre mère ? s'écriait-elle à tout instant. De l'homme dont elle eût fait le bonheur, elle ne prononça pas même le nom. Elle mourut au milieu de souffrances inouïes, le nom de sa mère à la bouche.

Miss Martha périt victime de sa témérité ; mais son sort ne rendra pas plus sages tant de femmes imprudentes qui jouent avec le danger. A Niagara, dans les sentiers difficiles et glissants, sur les esquifs toujours prêts à sombrer, au sommet des rochers dont une chèvre se défierait, jusque sous le dôme d'eau de la chute anglaise, qui rencontre-t-on ? Des femmes rieuses et folles, qui appellent la mort par mille extravagances.

Les histoires lamentables, les trépas tragiques varient à l'infini. Conteurs habiles, les guides mêlent le faux et le vrai, ajoutent une petite dose de mystérieux, et quand quelques années ont passé sur leurs récits, ils y croient eux-mêmes et les donnent comme des épisodes dans lesquels ils ont joué le principal rôle, ou tout au moins le rôle de spectateurs. L'amour du merveilleux peut seul avoir donné naissance à la légende de l'*Ermite des Chutes*.

En 1829, un monsieur, porteur d'une flûte, d'un petit paquet et d'une physionomie sombre, fit son apparition dans le village de Niagara. Il venait pour quelques jours, il resta si longtemps qu'il y mourut. Il fuyait le monde, vivait de ce qu'on lui donnait, et se baignait toutes les nuits, pendant l'été, dans une anse formée et protégée par des rochers. Une nuit il se noya. Aussitôt mort, une sorte de merveilleux se répandit sur la vie de cet homme. Ce n'était sans doute qu'un débiteur aux abois, ou pis encore peut-être ; on en fit un héros de roman, un seigneur anglais, trahi, abandonné par une femme indigne, et qui était venu demander aux chutes de Niagara les consolations qu'il n'avait pu trouver en Europe. On lui donna une famille illustre, un père éploré et millionnaire.

On eût bien voulu par la même occasion lui prêter quelques actions d'éclat, quelques enfans arrachés à la mort, quelques incendies éteints par son courage ; mais l'*Ermite des chutes* ne ressemblait pas au *Solitaire* de ce bon M. d'Arincourt, et ne protégeait ni la veuve ni l'or.

pheling ; il ne défendait pas l'opprimé et se contentait d'habiter une hutte au milieu des bois, de jouer de la flûte et de laisser croître ses cheveux, sa barbe, ses moustaches, uniforme obligé de tous les gens qui veulent être considérés comme ermites. Après lui on ne trouva dans sa cabane ni plume, ni papier, ni encre, ni acte de naissance, ni lettres, rien enfin qui pût fournir quelques renseignemens sur ce qu'il avait été ici-bas, et l'on répandit le bruit qu'il écrivait beaucoup, qu'il savait le latin, le grec, l'hébreu, mais qu'à peine sortis de sa plume, il livrait ses chefs-d'œuvres au feu. Aujourd'hui l'*Ermite des chutes* s'appelle sir Francis Abbott. Son unique flûte, si aigre sous ses lèvres, s'est transformée en une foule d'instrumens dont il tirait des sons dignes d'Orphée. On a donné son nom à un point de vue. Dans vingt ans on lui attribuera des miracles.

En dépit des réclames et des puffs, les chutes du Niagara resteront éternellement le plus extraordinaire des panoramas. Prétendre qu'elles roulent comme des vents déchainés, qu'elles grondent comme le tonnerre, serait affaiblir la vérité. Les cataractes sont au-dessus de toute comparaison. Les torrens des Pyrénées, plaisanterie ! Les cascades de la Savoie et de la Suisse, bagatelle ! La chute du Rhin, parodie ! C'est que les cataractes ont pour réservoirs des lacs qui forment à eux seuls la moitié de l'eau non salée du monde entier. Elles n'ont donc rien de commun avec ces pauvres torrens, avec ces cascades altérées, qui, pendant l'été, à sec comme le gosier d'un ivrogne qui n'a pas bu depuis vingt-quatre heures, implorent la venue des pluies où la fonte des neiges. Le Niagara n'attend jamais une heure, jamais une minute, jamais une seconde. Quatre lacs immenses à une distance de douze cents milles mettent à sa disposition les trésors de leurs eaux. D'abord c'est le lac *Supérieur*, qui n'a pas moins de quatorze cents milles de circonférence ; puis le lac *Michigan*, le plus grand lac de l'Amérique ; puis le lac *Saint-Clair* et enfin le lac *Erie*, qui a l'honneur de baigner quatre Etats de l'Union, l'Etat de New-York, la Pensylvanie, l'Ohio et le Michigan. De cet escalier de lacs, dont chaque marche a cent pieds, des torrens se précipitent avec une impétuosité que les hommes sont parvenus à calculer et à traduire en chiffres. En supposant un courant de six milles à l'heure, la quantité d'eau précipitée des chutes peut-être éva-

luée, pendant un jour, à 1,225,125,000 tonnes ; pendant une heure à 102,093,750 tonnes ; pendant une minute, à 170,156 tonnes ; pendant une seconde, à 28,339 tonnes.

Telle est la propriété unique au monde du général Porter, propriété d'un rapport plus sûr que les meilleurs vignobles du Bordelais, que la plus belle maison de Paris. Les recettes menacent d'augmenter encore, loin de diminuer ; le nombre des curieux va toujours croissant, et si le général ne se décide pas à changer les planches ou les clous de ses ponts, il risque de devenir trop riche.

Naturellement le village de Niagara ne se compose que d'hôtels. Le meilleur est l'hôtel de la Cataracte, bâti sur les chutes, et qui trouve moyen de loger et de nourrir deux ou trois cents voyageurs à la fois. Le service de la table est fait par trois ou quatre douzaines de nègres, avec une régularité mécanique qui n'appartient qu'à cette race et à cette couleur. A un premier signal donné par un maître d'hôtel jaune, l'escadron noir défile dans la salle à manger et dépose les plats sur les tables. A un second signal ils enlèvent les cloches ; à un troisième signal les convives ont la permission d'ouvrir la bouche et de manger. Par une dérogation unique à l'habitude qui fixe à huit heures le déjeuner en Amérique, à Niagara on déjeune à six heures et demie, afin de laisser aux voyageurs plus de temps et de liberté, et à cette heure indue dames et demoiselles se mettent à table, pouponnées, décolletées, coiffées, bracelets aux bras, chaînes aux cols et bagues aux doigts. Après une journée de cataractes, la plus fatigante des journées, elles ne songent pas encore au repos. D'autres fatigues, d'autres plaisirs les attendent. Elles se répandent dans les magasins indiens, bouleversent tout, examinent tout, touchent à tout et n'achètent rien. Le bal termine cette journée, si bien remplie. Un orchestre, plein de bonne volonté, joue à peu près des contredanses et des valse^s empruntées à nos compositeurs les plus populaires, à Frédéric Bérat, à Adolphe Adam, et l'on danse moitié sur l'air de *ma Normandie* ou du *Postillon de Lonjumeau*, moitié au son des cataractes. Enfin sonne l'heure de la retraite ; tout ce monde va se coucher pour disparaître le lendemain et faire place à d'autres. On reste ordinairement un jour à Niagara, rarement plus de deux. Parmi les merveilles de la nature, les chutes du Niagara tiennent le premier

rang. Mais pour les admirer comme elles le méritent, deux conditions sont indispensables. Il faut être sourd ou vouloir le devenir. Un trop long séjour près de ces chutes étourdissantes ne serait pas sans danger pour le précieux organe de l'ouïe. Les indigènes de Niagara ont l'oreille très dure, et cette triste infirmité se manifeste surtout chez eux lorsqu'on sollicite quelque diminution sur les prix qu'ils ont fixés.

L'ÉTÉ EN AMÉRIQUE, LES EAUX ET LES BORDS DE LA MER.

L'été, les villes sont désertes ; ce n'est pas qu'il y fasse une de ces chaleurs indiennes qui brûlent le corps et dessèchent le sang, mais le bon ton veut qu'on voyage, et le bon ton faux ou vrai, est en Amérique un de ces créanciers dont on n'aime pas à laisser les billets en souffrance. Toutefois les Américains ne sont pas encore parvenus au raffinement de civilisation et de vanité atteint par certaines gens de Paris, qu'on peut appeler les martyrs de l'été. Ils ne savent point encore s'enfermer, se barricader chez eux, portes et fenêtres closes, pour laisser croire qu'ils sèment l'or sur les grandes routes, ou qu'ils vivent en grands seigneurs sur leurs terres. Ils se contentent de partir réellement, les uns pour Rock-Away, les autres pour New-Port, le Dieppe de l'Amérique ; les autres pour Saratoga, le Bade transatlantique. Les négociants ferment leurs boutiques, les avocats ferment leurs bouches, ces boutiques à paroles ; les médecins laissent reposer et vivre leurs patients. Ces voyages ont au moins leur bon côté. Les gens de New-York sont privilégiés : le ciel a placé à côté d'eux et pour eux, sur cette magnifique baie de Sandy-hook, qui n'a de rivale au monde que la baie de Naples, la jolie petite île de Staten-Island. Un pied dans l'île, un pied à New-York, ils ont sous la main les deux choses qu'ils aiment au monde : leurs comptoirs et leurs familles. Des bateaux à vapeur, partant d'heure en heure, les transportent en quelques minutes le matin à leurs affaires, le soir à leurs maisons de campagne. Ceux qui ne possèdent pas de villas se mettent en pension à New-Brighton, la capitale de l'île, dans un hôtel ou plutôt dans une immense caserne tenue par Blancard, un Français.

La vie de New-Brighton est loin d'être gaie. La proximité de New-York, la facilité de concilier les affaires avec les plaisirs en rendent le séjour peu fashionable, et on n'y rencontre que des familles d'une élé-

gance douteuse et des hommes d'une position secondaire. De temps en temps, Blancard, qui voit ses clients lui échapper tente des efforts surnaturels pour les retenir. Vainement dans les journaux il entasse réclames sur réclames ; vainement il donne trois bals par semaine ; vainement il appelle à son secours Herz et Sivori : la foule élégante, la jeunesse dorée ou dédorée, dédaignent ses avances. Blancard a beau répéter tout bas à l'oreille de quelques amis, chargés de les répéter, certaines paroles qu'il croit magiques ; il a beau dire qu'il a l'honneur d'héberger la plus belle voix de l'Amérique, la voix de Mme de F. . . ., on reste sourd à ces promesses séduisantes, comme si l'ancienne reine des concerts de Paris avait perdu en voix ce qu'elle a gagné en embonpoint. Il est vrai que New-Brighton semble voué aux catastrophes. L'année dernière c'était un enfant de dix ans qui tombait du haut d'un balcon et qui se tuait. Cette année, c'est un autre enfant, la sœur de la première victime, qui se noie dans les eaux de la baie. La raison de la pauvre mère ne put supporter ce second coup, elle devint folle ; et dans sa folie elle épia à son balcon le retour de sa fille qui tarde un peu à revenir. Et le père ! il était à New-York, à la bourse ; il s'approche d'un groupe qui déjà s'entretenait du triste événement.— Eh mais, dit un spéculateur plus sensible à la perte d'une balle de coton qu'à la mort de dix enfants, vous arrivez à propos, mon cher, c'est de votre fille qu'il est question : on nous apprenait qu'elle vient de périr dans la baie. Et il s'éloigne, étonné lui-même d'avoir prononcé en pleine bourse quelques mots étrangers aux affaires. Telles furent les touchantes précautions dont on usa envers un père, qui ne vivait plus que pour sa fille, pour lui apprendre qu'il n'avait plus de fille ! Bouleversé, comptant encore sur une heureuse méprise, il repart pour New-Brighton. Il arrive : quel retour pour lui ! son malheur est plus grand qu'il ne semblait pouvoir l'être. Il n'a pas même le corps de son enfant pour l'arroser de ses larmes et l'ensevelir de ses pieuses mains ! Pendant plus de quinze jours, des pêcheurs, stimulés par l'appât d'une riche récompense, battirent et fouillèrent en vain les eaux de la baie. Les vagues auxquelles on n'avait rien promis, eurent pitié d'une douleur si vraie, elles rejetèrent le corps sur le rivage. Mais ces jolis cheveux blonds, si soyeux et si bouclés ! ces petits bras si roses et si potelés ! cette figure si espiègle et si charmante ! que sont-ils de-

venus ? Les eaux n'ont rien épargné, la pauvre enfant est bien changée ! Seul le cœur d'un père et d'une mère ne peut s'y tromper.

Devant cette scène de désolation les danses s'arrêtèrent à New-Brighton. La désertion menaçait de se mettre parmi ces gens que les plus saintes afflictions des autres n'arrachent jamais plus de vingt-quatre heures à leur indifférence chronique. La décence publique avait été satisfaite par quelques vains semblants de deuil. Il était temps de reprendre le cours des plaisirs ordinaires. Le bal offert aux dames de New-York par le bateau à vapeur français l'*Union*, pour célébrer son premier voyage transatlantique, offrit le prétexte désiré. On fit violence à sa tristesse ; comment se refuser à une invitation du pavillon français sans manquer d'égards envers une puissance alliée et amie ? Les choses avaient pris des proportions gigantesques, et un simple bal se trouvait transformé par de petits esprits, par des cœurs égoïstes, en une véritable question internationale. Il eût été dommage que les belles de New-Brighton n'eussent pas pris leur part de cette fête magnifique. Sur le vaste pont du navire, une tente avait été dressée pour les ébats des danseurs. A minuit, on servit le souper ; un souper n'a jamais gâté un bal. En Amérique mieux vaudrait un bal sans orchestre qu'un bal sans souper.

Peu s'en était fallu que cette fête annoncée, même deux mois à l'avance, n'eût pas lieu. Les administrateurs qui, à Paris ou au Havre, tiennent les cordons de la bourse, avaient oublié d'envoyer de l'argent, non-seulement pour payer les violons, mais pour payer le charbon nécessaire au retour. Heureusement il est avec les banquiers des accommodements, et la fête française n'eut pas à subir l'affront d'une reculade honteuse. Pour les gens qui ne voyaient là qu'une occasion de sauter et de manger, ce bal, si brillant qu'il fût, n'était qu'un bal ordinaire ; mais pour les Français qui sur la terre étrangère n'avaient pas encore appris à oublier la France et à aimer l'Amérique, quel bonheur de se retrouver au milieu de ces uniformes français, de ces visages français, d'entendre ces paroles françaises qui résonnaient doucement à chaque pas ! Ce navire, c'était la France, la France à mille lieues de la France !

Non loin de l'*Union*, une jonque chinoise, bâtiment de guerre, peint et fardé comme une vieille coquette, véritable vaisseau de carnaval, se faisait voir à vingt-cinq sous

par tête. Dans quelques mois, Paris aura sans doute la visite de la jonque chinoise, de celle-là ou d'une autre ; dans quelques mois elle sera amarrée au pont Neuf, entre les bains à quatre sols et un bateau de blanchisseuses.

New-Brighton n'a pas de rang dans la hiérarchie des *Eaux* américaines ; il n'est pas même classé, pauvre New-Brighton ! Et cependant, s'il y avait justice ici-bas, et non une mode plus forte que la justice, New-Brighton, avec ses promenades, ses bois, sa situation, l'emporterait sur *New-Port*, qui est bien le plus vilain mais le plus fashionable endroit de l'Amérique. *New-Port* marche l'égal de *Saratoga*, dont feu M. Purgon eût ordonné les eaux à ses malades, s'il les eût connues. Mais il a pour les amateurs une supériorité incontestable, ses bains de mer, qui feront l'éternel désespoir de *Saratoga*. Tous les matins, revêtus de l'uniforme de rigueur, cuirassés de flanelle de la tête aux pieds, jeunes gens et jeunes filles viennent chercher et recevoir la lame. Les deux sexes sont parqués, chacun de leur côté. Mais un privilège charmant est acquis aux jeunes gens assez heureux pour posséder au moins une sœur. Ils peuvent remplacer près d'elle les grossiers baigneurs qui les portent dans leurs bras et les plongent dans la mer. Au milieu des vagues on peut se tromper, et prendre pour une sœur qu'on aime une amie qu'on aime davantage. L'erreur est excusable ; si le frère se dévouait exclusivement à la sœur, adieu les joies, les éclats de rire, les petits mots galans, adieu tous les plaisirs de *New-Port*. On dit, et le procédé nous semble un peu cavalier pour la vertu des lions américains, on dit que certains jeunes gens n'ayant pas reçu de la nature la moindre sœur, jouent pour la saison de *New-Port* une sœur d'occasion, parente précieuse, qui leur donne entrée aux bains si recherchés des dames.

Il est rare que la saison des eaux ne soit pas couronnée par quelques mariages entamées sous la vague.

Saratoga n'a rien à opposer aux charmes mystérieux des bains de mer de *New-Port*. Mais il lui reste les familles ridiculement bégueules, le bien petit nombre de papas et de mamans qui redoutent pour leurs filles les trop dangereux baigneurs de *New-Port*. A *Saratoga* on déploie un luxe extravagant et des toilettes folles. C'est un beau titre de gloire pour une jeune fille d'avoir été toute une saison, voire même une demi-saison, la reine des eaux à *Saratoga* ; et six mois après dans la ville qui a

l'honneur de la posséder pendant l'hiver, elle recueille les fruits de cette royauté décernée pendant l'été à la plus élégante... et à la plus évaporée.

Après New-Port et Saratoga, viennent pêle-mêle une foule d'eaux secondaires ; la *Virginie* en compte pour sa part une demi-douzaine au moins ; *White-Sulphur*, *Richmond*, *Berkely*, etc.

Situé entre deux gorges de montagnes, *Berkely* jouit d'une clientèle peu fashionable. Ses élégants et ses élégantes viennent de l'Ouest, c'est tout dire : les gens de l'Ouest sont les ultra-provinciaux de l'Amérique. Certaines familles distinguées de Baltimore a de justes prétentions à la distinction, ont quelquefois, et toujours sans succès, essayé de galvaniser *Berkely*. Cette année, la famille Bonaparte y a fixé sa résidence d'été. Cette branche peu illustre, et devenue étrangère aux autres branches de l'Europe, se compose de mistress Patterson, la première femme de Jérôme, roi de Westphalie, de son fils et de son petit-fils. Quand il était jeune, le fils de Jérôme ressemblait, à les confondre, non à son père, mais à son glorieux oncle ; on eut dit d'une pièce de cinq francs faite homme. Aujourd'hui cette ressemblance extraordinaire a disparu, le neveu de l'empereur a le teint bronzé d'un Mexicain, les épaules voûtées et la tournure d'un bon bourgeois qui a passé l'âge des prétentions. Pour un Français jeté par hasard à *Berkely*, la familiarité qui entoure ce nom si populaire, si respecté ailleurs, a quelque chose de choquant et de pénible. Dans les promenades, à table d'hôte, à tout instant, partout on entend : " Bonjour, Bonaparte. — Bonaparte, voulez-vous du poulet ? — Bonaparte, qu'avez-vous fait aujourd'hui ? " Ce ne serait rien encore, si de moins familiers ne jugeaient à propos d'accoler à ce nom illustre le mot de *master*, *Master Bonaparte* ! Comme ces deux mots jurent ensemble !

L'Amérique, après la restauration, était devenue la seconde patrie de plusieurs membres de la famille impériale. Joseph a longtemps habité près de Philadelphie une jolie maison de campagne, où il tenait un assez grand état. Simple, aimable et bon, Joseph avait su se faire aimer et respecter. Il oubliait qu'il avait été roi, mais d'autres s'en souvenaient pour lui. Le prestige de la royauté avait conservé toute sa puissance sur ces républicains, et ils rendaient autant hommage à l'ancien roi qu'au frère du plus grand homme des temps modernes. Sur la fin de ses jours, le vieux roi devint

poète, poète à la façon de Desmoutiers.

Voici quelques vers entremêlés de prose qu'il adressait à quatre jeunes sœurs objet de sa paternelle galanterie, et qui lui avaient envoyé un rosier :

Pointe-Breeze, 31 octobre.

Mesdemoiselles,

Des fleurs de votre printemps
Vous entourez mon vieil âge ;
J'accepte, mais en tremblant,
Un trop séducteur hommage.

En dépit de toute prudence, votre rosier est installé dans ma chambre. Je ne puis croire ce que vous dites, que tout passe dans la vie, puisque je puis encore vous intéresser. Soir et matin, il me dira qu'il est des fleurs pour toutes les saisons de la vie : sagesse, talens de fée, bonté naïve des champs, malice lutine de sylphide je me rappellerai tout cela en considérant le rosier élevé par vos mains. Grâces, muses, anges ou mortelles, toujours est-il que ce sont déités propices au solitaire de Point Breeze. Il peut sans témérité se rappeler à leur souvenir.

JOSEPH, COMTE DE SURVILLIERS.

A *Berkely*, il n'est question ni de vers ni de prose. On ne lit pas même les journaux. Pour passer le temps, on est réduit à prendre plusieurs bains dans la même journée, bains insignifiants et dont la foi la plus ardente n'a pas encore réussi à constater le plus petit prodige. Il y a ni voitures, ni chevaux, ni mulets, ni ânes ; il n'y a que le spectacle de cette élégance virginienne qui peut distraire quelques heures, mais qui, le lendemain devient insupportable. Tous les soirs on danse au son de trois nègres et de trois clairinettes. Ces six instrumens sont voués éternellement au même air. Que l'on valse, ou que l'on danse, c'est toujours le même refrain, et le refrain est affreux. A la porte de la salle de bal, jusque sous les pieds des danseurs se presse une société indigène, moitié noire, moitié blanche, jalouse de faire ses provisions de grâces pour l'hiver. En Amérique, les femmes sont piquées de la tarantule ; à *Berkely*, elles sont piquées de plusieurs tarentules ; elles sautent depuis l'âge de dix ans jusqu'à soixante inclusivement. *Berkely*, est le paradis, quel paradis ! des femmes mariées. Les bals ne ressemblent pas aux autres bals, où les demoiselles trônent seules, dansent seules, fleurissent seules. La disette de danseuses rend aux femmes, déjà nées une valeur perdue depuis longtemps. Pour elles les eaux de *Berkely* deviennent

de véritables eaux de Jouvence. Elles se remettent à solâtrer comme aux beaux jours de leur jeunesse passée. Les veuves en grand deuil valent à la mémoire du bien aimé qu'elles devaient pleurer toute leur vie, et les tailles contrefaites trouvent des bras pour les serrer tendrement, et des danseurs pour les admirer.

Les plaisirs du jour sont plus saisissants encore. Est-il un jeu que l'on puisse comparer au charmant, à l'exquis, au délicieux, à l'incomparable jeu de boules ? Le jeu de boules, cette dernière distraction des invalides aux Champs-Élysées, a le double privilège de plaire aux deux sexes. Il captive les hommes, il séduit les femmes. Quel agrément de soulever et de lancer des boules grosses comme des boulets de 24 ! Quel plaisir délicat et fait pour de petites et blanches mains ? Mais en se baissant et se relevant, la taille se cambre et se dessine, le col se balance, et les hanches bouffent avec grâce. Toutes ces désinvoltures attirent les regards et excitent l'admiration des joueurs. Au fond le jeu de boules n'est qu'une autre manière de *fleurter*. On se partage en deux camps, quatre, six ou huit de chaque côté : chacun choisit sa chacune. Quand les femmes ont bien joué, bien *fleurty*, bien sué, elles rentrent au logis et se mettent à une table de whist. Les femmes de *Berkely* savent varier leurs plaisirs, et elles ont l'espoir de s'en contenter. Pour elles rien n'est aussi beau que *Berkely*. Une de ces charmantes patriotes entendait vanter devant elle les bals, les spectacles, les promenades, les fêtes de Paris : — Ne m'en parlez pas de Paris ! dit-elle avec vivacité ; les femmes ne jouent pas aux boules.

.....
J'ai terminé ces divers épisodes de mon voyage en Amérique, épisodes qui bientôt prendront une place à côté d'un autre travail. Mais avant d'en finir avec ces récits fugitifs, j'ai voulu résumer en peu de mots mes idées sur les hommes et les institutions du pays que je venais de parcourir.

Les femmes ? — Aiment généralement, non pas précisément leur mari, mais leur ménage.

Les jeunes filles ? — Ont toute la liberté que les femmes n'ont plus.

Les hommes ? — Ont deux cultes, pendant la semaine, le culte du dollar, et le dimanche, le culte de Dieu.

Le peuple ? — Sait compter, lire, écrire et voter.

Le président ? — Est plus roi qu'un roi constitutionnel d'Europe, mais il ne dure que quatre ans.

Les chemins de fer ? — Mal faits, mal entretenus, paresseux et dangereux.

Les chevaux ? — Peuvent distancer les chemins de fer.

Les bateaux à vapeur ? — Prodigieux, magnifiques, innombrables sur les rivières.

Les ponts ? — Ne sont pas des ponts.

L'armée ? — Composée de volontaires se bat bien, mais montre en main. Quand l'engagement est expiré, chacun dit bonsoir à l'ennemi, avec la ponctualité qui appartient à des hommes libres, et laisse aux successeurs la gloire de le vaincre.

Le commerce ? — Tout le monde en fait : tout le monde s'associe pour vendre quelque chose.

Les médecins ? — S'associent pour la guérison des malades : ils créent non des maisons de santé, mais des maisons de commerce.

Les avocats ? — S'associent comme les médecins, et comme les médecins vendent la santé, ils vendent leur parole, sous une raison commerciale.

Les domestiques ? — Sont tous Irlandais ; il est inouï comme le sentiment de leur dignité personnelle leur vient rapidement, à mesure qu'ils se dégrassoient et qu'ils engrassoient. Ils pensent qu'un homme libre peut recevoir des gages, mais qu'il ne doit rien faire pour les gagner.

La cuisine ? — Mauvaise.

Les banques ? — Banque ! dirait Bilboquet.

Boston ? — Chut ! ville anglaise.

New-York ? — La grande Babylone de l'Amérique.

Philadelphie ? — Littéralement *ville des frères*, ainsi baptisée sans doute à cause de ses fréquentes et meurtrières émeutes.

Police ? — 0.

Nota. — Les porcs se promènent librement dans les rucs.

Pauvres ? — 0.

Impôts ? — 0.

Octrois ? — 0. — Mais avantageusement remplacés par les taxes.

Timbres sur les journaux ? — 0.

Emprisonnements pour dettes ? — 0.

Passeports ? — 0.

Arts ? — 0.

Promenades publiques ? — 0.

Monuments publics ? — 0.

Démocratie ? — On dit déjà : Monsieur A... est un vrai gentilhomme.

CHARLES DE BOIGNE.

REVUE SCIENTIFIQUE.

DEPUIS quelques jours, on ne parle plus que *chloroforme*, subtile matière découverte, en 1831, par M. Soubeiran, et redécouverte quelque mois plus tard en Allemagne, par M. Liebig. M. Soubeiran nous avait fait connaître les propriétés chimiques du chloroforme; mais à chaque époque et à chacun sa bonne fortune: il n'avait pas aperçu la propriété merveilleuse que possède ce corps de faire disparaître promptement la sensibilité et l'intelligence aux animaux qui respirent ses vapeurs. Un chirurgien écossais, M. Simpson, vient de mettre en relief cette qualité, déjà entrevue par M. Flourens; et, grâce à lui, depuis quelques jours, tout Paris se chloroformise. N'allez pas croire cependant que je veuille vous raconter le plaisir qu'on éprouve à respirer les vapeurs sucrées du chloroforme, à côté desquelles celles de l'éther sont d'une détestable âcreté, ou que je cite les nombreux bras, jambes, seins, orteils, coupés cette semaine par MM. Roux, Jobert, Gerdy, Robert, Blandin, Sedillot, Amussat, et dont mon cher confrère de la *Semaine médicale* vous parlera mieux que je ne saurais le faire. Ma seule ambition est de vous dire en quelques mots, à l'aide de l'ancien Mémoire de M. Soubeiran et de la communication qu'il a faite aujourd'hui à l'Académie des sciences, les principaux caractères du chloroforme et le procédé qui vous permettra d'en obtenir en abondance et à peu de frais.

Le chloroforme est un liquide incolore, fluide comme de l'éther, et cependant une fois et demie plus pesant que l'eau. Il bout à 61°, c'est-à-dire qu'il se réduit beaucoup plus lentement en vapeur que l'éther dont le point d'ébullition est à 33°. Cette différence de volatilité explique les insuccès des chirurgiens qui font respirer le chloroforme dans les appareils à éther munis d'un long tube qui s'oppose au passage de la vapeur. L'alcool et l'éther se dissolvent facilement, mais l'eau les précipite de ces dissolutions. Cependant l'eau ne séparerait pas le chloroforme mêlé à une grande proportion de ses véhicules. Par l'ébullition avec une dissolution d'alcali caustique, il se décompose; son chlore s'unit avec le métal de l'alcali dont l'oxi-

gène se porte sur le resté des éléments (carbone et hydrogène) du chloroforme pour constituer de l'acide formique. Le chloroforme est donc l'acide des fourmis dans lequel l'oxygène est remplacé par du chlore: de là le nom qui lui a été imposé.

On peut obtenir le chloroforme en distillant un mélange de chloral avec de la potasse, du lait de chaux et de l'eau de baryte; mais on se le procure plus facilement et en grande quantité, par la distillation dans une cornue, ou, si l'on opère en grand, dans un alambic, de 5 p. de chlorite de chaux, 30 p. d'eau et 1 partie d'alcool 376. Le succès de l'opération dépend de la proportion d'alcool et de la conduite du feu: beaucoup d'alcool donnerait un chloroforme étendu de trop de cette substance pour que l'eau en effectuât la séparation; avec peu d'alcool, ce produit serait nul. Quant au feu, il faut le retirer de dessous l'alambic dès que le chapiteau s'échauffe, laisser la distillation s'opérer toute seule, puis chauffer de nouveau, avec modération, dès que le produit ne passe plus spontanément. Notons que la capacité de la cornue ou de l'alambic doit être considérable à cause du boursoufflement qu'éprouve le mélange.

Le chloroforme n'est pas encore pur. Il faut d'abord le séparer d'une eau qui surnage, laver à grande eau alcaline pour enlever l'alcool et le priver de chlore, puis distiller sur du chlore de calcium qui le dessèche.

Si l'opération est bien conduite, on doit retirer autant de chloroforme que l'on a employé d'alcool. En remplaçant ce dernier par l'acétone, le produit serait encore plus abondant.

MM. les astronomes nous gâtent depuis quelque temps. Qu'ils veuillent donc bien ne s'en prendre qu'à eux-mêmes si nous sommes un peu blasés sur leurs découvertes. Quand on a vu M. Le Verrier trouver Neptune dans son cabinet et au bout de sa plume, suivant l'image de M. Arago; quand on a assisté en quelques jours à la découverte de trois ou quatre planètes par M. Hind, les comètes ne sont plus que de petits astres à peine dignes de notre attention. Ce qu'il nous faut, ce sont des planètes, et encore des grandes, s'il vous

plaît, comme Jupiter, Saturne, Uranus, la Terre, Vénus, Mars, ou tout au moins Mercure, Pallas, Cérés ou Junon ; nous ne nous contenterions pas d'une nouvelle Vesta. Un habile astronome, M. Valz, n'a-t-il pas d'ailleurs signalé à M. Hind et à tous ses confrères présents et futurs que la découverte de quelques petites planètes de plus ou de moins est indifférente, et que ce qu'il faut, c'est de trouver dans un bref délai toutes celles qui errent dans le ciel. M. de Vico, directeur de l'observatoire de Rome, vient de signaler, pour son propre compte, à la fois l'existence probable de trois planètes encore inconnues. Voici à quelle occasion :

Des astronomes, et en particulier ceux de Berlin, ont dressé des cartes du ciel représentant par régions, tous les astres visi-

bles au moment de la levée topographique. Chaque région ou département céleste, s'appelle *1^{re} heure*, *2^e heure*, *3^e heure*, etc. Or, M. de Vico, en comparant l'autre jour la 23^e et la 22^e heure du catalogue de Berlin avec l'état actuel du ciel s'est aperçu qu'il manquait une étoile à la première et deux à la seconde ; et comme une étoile qui quitte sa place pour se promener devient par cela même une planète, il est à présumer qu'on trouvera cet hiver, perdues dans quelque coin des mondes célestes, les trois planètes qu'on avait enregistrées pour des étoiles. Nous nous faisons un devoir de répandre cette nouvelle ; aujourd'hui, que le goût des observatoires étant à la mode, plus d'un amateur peut espérer de compléter les découvertes de M. de Vico.

REVUE AGRICOLE.



En vérité, je vous le dis, le monde agricole est gros d'une révolution radicale. Depuis dix ans la gloire d'inventeur de charrue est beaucoup moins courtisée. Les lauriers des Jefferson, des Wilkies, des Mathieu de Dombasle laissent aujourd'hui sommeiller en paix l'immense majorité du troupeau des savants agronomes ; décidément la balance du chimiste a conquis le premier rang parmi les instruments aratoires. Le jour se lèvera, n'en doutez pas, où l'on verra dans les baux de ferme, en tête des *item* du mobilier, figurer l'*item* de la balance système Fortin, avec ses accessoires, et trébuchant au milligramme. Les destinées du monde agricole reposent sur les théories qui se formulent à Gessau, sur le sol bessois, dans le laboratoire de M. Liebig, et que sanctionnent des praticiens honorables d'Angleterre, et sur celles qui sortent sanctionnées par une pratique non moins consciencieuse de la célèbre ferme française de Bechellbron, appartenant à M. Boussingault, et où il

combat à la fois de sa grande science de chimiste et de sa grande science de cultivateur. Cependant voici que M. Liebig, qui ne s'est jamais entendu très-bien avec M. Boussingault, vient de lancer un manifeste qui les constituerait en complète hostilité.

Il annonce la publication prochaine d'un livre où il se propose de renverser la théorie française qui attache la plus haute importance à la présence de l'azote ou de l'ammoniaque dans les engrais, et n'estime leur valeur que d'après la dose qu'ils en peuvent contenir. " Pour ma part, ajoutait-il, pendant ces dernières années, je m'étais laissé aller à partager l'opinion générale, et à regarder l'azote, non-seulement comme utile, mais même comme nécessaire ; mais une suite de récentes expériences et une observation attentive m'ont forcé enfin de changer d'opinion.

" Il a été démontré que l'ammoniaque est une partie constituante de l'atmosphère, et se trouve ainsi à la portée de tous les végétaux. Si vous avez satisfait à toutes les conditions nécessaires pour la croissance des végétaux, si le sol est convenable, s'il contient une quantité suffi-

sante d'alcalis, phosphates et sulfates, sans que rien y manque, les végétaux puiseront l'ammoniaque dans l'atmosphère comme ils y puisent l'acide carbonique.

“ On sait fort bien qu'ils ont la faculté de s'assimiler ces deux aliments, et, en conscience, je ne vois pas de motif pour que l'on s'occupe de les introduire dans les engrais. L'ammoniaque ajouté aux engrais peut rendre quelque service ; mais certainement on peut s'en passer.”

M. Liebig est le savant audacieux, qui, partant de ce fait incontestable : que les excréments solides et liquides ne sont autre chose que les cendres des plantes brûlées dans l'organisme animal, en a tiré une conclusion assez plausible et qui bouleverserait complètement toute l'économie rurale actuelle, savoir : que l'on peut arriver à remplacer l'usage du fumier de ferme par celui des préparations artificielles.

Il fut le premier à nier le rôle omnipotent de l'*humus*, que l'on regardait comme possédant seul l'aptitude d'alimenter les végétaux. Il fut le premier à montrer que ces amendements minéraux qu'on persistait à ne regarder que comme des *stimulants*, agissant simplement sur l'organisme végétal, à la manière du vin de Champagne sur l'organisme de l'homme, (j'ai entendu l'année dernière enseigner encore en chaire cette théorie qui ferait bien sourire un Anglais !) apportaient aux plantes les principes d'une véritable nourriture. La doctrine de Liebig a eu peu de succès en Allemagne, mais elle a tout d'abord éveillé vivement l'intérêt des cultivateurs britanniques. Séduits par la manière lucide et large avec laquelle le savant chimiste expose ce qu'il croit avoir surpris des grandes lois de la nature, séduits surtout par l'importance de la question posée et par les immenses avantages qui découleraient de sa solution, ils ont mis à sa disposition leur zèle de praticiens minutieux et d'expérimentateurs persévérants, armés en outre de capitaux abondants, ce qui ne gêne rien. Il n'est pas dans la Grande-Bretagne de fermier exploitant cent hectares de terrain, qui tous les ans n'en consacre quelque faible part à des essais bien conduits de quelque nouvel engrais artificiel. Cela vaut bien l'habitude à laquelle nos Bretons n'ont point encore entièrement renoncé, de soustraire, dans chaque labour, à tout contact de la charrue une part du champ, laquelle est la *part du diable*.

De cette fièvre d'étude sur les engrais qui a saisi tous les cerveaux en Angleterre, il est déjà résulté un premier bien et un

bien précieux, c'est la diffusion rapide des notions élémentaires des sciences dans une classe où les lumières avaient eu jusqu'alors de la peine à pénétrer. Voulez-vous avoir une idée de ce qu'est aujourd'hui la science agricole de l'autre côté du détroit, lisez un livre fort curieux que vient de publier en France à la librairie Dusacq, et dans notre langue, un citoyen de la Grande-Bretagne, M. Tackeray.

Dans une première brochure qui a obtenu un beau succès, il avait déjà traité du dessèchement et de l'assainissement des terres ; cette fois il traite d'autres questions encore plus intéressantes pour nous autres Français : le fumier de basse-cour, les engrais artificiels, la construction des granges et le labourage profond ; on voit que ce n'est pas là un agronome de comice ou de cabinet, et qu'on a affaire à un véritable homme de pratique et de longue expérience. En outre, que de savoir jeté négligemment et en quelques mots à l'appui de tout ce qu'il dit ! Les amateurs trouveront dans ce petit livre les analyses les plus récentes sur les principaux produits de l'agriculture faites dans les laboratoires de MM. Johnson et Hatchett et dans celui de Liebig.

Quand le fermier, y est-il dit, a besoin de suppléer à son propre engrais, à son fumier de ferme, s'il ne sait pas positivement ce qu'il y a dans sa terre, il devrait se procurer un engrais qui contient, sinon toutes les substances renfermées dans ce fumier, du moins celles qui le plus probablement ne se trouvent pas dans sa terre ; et, sur quatre-vingt dix-neuf cas, ce sera l'azote sous la forme de sels d'ammoniaque, le phosphate de chaux et de magnésie (terre d'os), la potasse et un sel d'acide sulfurique. Ces substances peuvent être obtenues par un mélange de suie, de poudre d'os et des cendres de bois ou de tourbe ; si l'on se sert de ces dernières il faut que ce soit en grande quantité.

(Nous venons de voir que voici venir le grand-maître Liebig qui, avant peu, relèvera le fermier de cette préoccupation de songer à l'azote et à l'ammoniaque.)

Un parfait engrais mixte, continue l'auteur, ou compost portatif doit contenir des sels d'ammoniaque, de potasse, de soude, de chaux et de magnésie, formés par l'union de ces bases avec des acides carbonique, sulfurique, muriatique et phosphorique, c'est-à-dire les carbonates d'ammoniaque et de potasse, le sulfate de chaux, le phosphate de chaux et de magnésie

(terre d'os) et le muriade de soude (sel ordinaire).

Dans les substances employées, peu importe comment les acides et les bases sont combinés, pourvu qu'en somme totale on ait tous les acides et toutes les bases : la nature est un alchimiste qui préparera elle-même l'aliment convenable des plantes à condition que les éléments lui soient fournis sous une forme ou sous une autre. Dans ses laboratoires (le sol et les organes des plantes), elle sépare le phosphore des phosphates, le soufre des sulfates, le carbone de l'acide carbonique, l'hydrogène de l'eau, et combine toutes les bases alcalines et terrestres avec des acides organiques ou végétaux de sa propre formation. Par les mêmes procédés admirables, les acides sont séparés de leurs bases et combinés avec d'autres. Tout cela résulte de l'analyse des plantes entières et des sols qui les ont produites. Il n'y a ni nécessité, ni motif suffisant pour donner la quantité proportionnelle de chaque sel séparé ; car la quantité voulue de chacun d'eux variera toujours selon ce que la terre en contient déjà, et suivant que les diverses récoltes, dans une rotation, le réclament.

D'après des expériences analytiques faites avec soin et d'après un système d'assolement de quatre ans, de bonnes récoltes enlèvent à la terre, dans le produit de ce temps, environ, les quantités et proportions des substances minérales suivantes par arpent ; et, en supposant qu'on ne fasse consommer à la terre aucune des récoltes (les Anglais abandonnent ordinairement au sol, comme engrais, une partie de la récolte de navets et de trèfle), et qu'on n'emploie que des engrais artificiels, ces quantités doivent lui être rendues pour entretenir la fertilité, savoir : potasse, deux cents kilogrammes ; sel ordinaire, trois cents ; sulfate de chaux, cent vingt-cinq ; poudre d'os, cent vingt-cinq.

Mais si l'on fait consommer à la terre les navets et le trèfle, la moitié de la quantité des substances minérales indiquées suffirait. Il en est parmi elles qui sont plus sujettes à s'épuiser que d'autres, et par conséquent, on doit y suppléer en les introduisant dans le compost. Ce sont le phosphate de chaux et de magnésie (os), et les sels d'ammoniaque, de soude et de potasse auxquels le fermier doit avoir soin de suppléer. Le phosphate de chaux et de magnésie qui manque le plus souvent est fourni par la poudre d'os. L'urine, la suie et l'eau distillée du charbon des fabriques de gaz (sulfate d'ammoniaque), sont

les principales sources de l'ammoniaque ; les cendres de Varech, celles de bois et de tourbe, fournissent la soude et la potasse.

Nous avons cité ce passage écrit par un homme qui n'est ni un professeur, ni un pur théoricien, mais un homme d'action et tenant compte avant tout de l'expérience, non pas pour nous constituer le champion soit des phosphates, soit des sulfates, soit même de l'ammoniaque en particulier. Un tel rôle n'irait pas à notre ignorance (d'ailleurs attendons la venue du nouveau livre de M. Lieberg, qui, en supprimant l'ammoniaque des engrais, lancera certainement les expérimentateurs anglais dans d'autres combinaisons que celles indiquées par M. Tacqueray, et généralement adoptées par les clubs agricoles de son pays). Nous l'avons cité, disons-nous, dans l'unique but de montrer où tend aujourd'hui l'agriculture de l'autre côté du détroit : à la complète manipulation chimique du sol, à ouvrir au sol un compte courant par *doit* et *avoir* de tant de sels de telle et telle nature qu'on lui emprunte sous forme de produits végétaux, et de tant qu'on lui restitue fidèlement.

La science anglaise est adulte, la nôtre n'est encore qu'un enfant. Avant d'être assez forte et assez riche pour jouer avec le sol, au jeu difficile et chanceux des combinaisons chimiques, elle a besoin de passer par les phases par lesquelles a passé son aînée. Il lui faudra d'abord apprendre à fond la saine théorie des assolements, la fabrication de bons instruments, la parfaite trituration physique de la terre, et surtout la judicieuse distribution des capitaux et l'organisation du travail.

M. Tackeray donne à nos cultivateurs français de fort bons conseils à propos de leurs granges, qui sont souvent quatre fois plus grandes qu'il n'est nécessaire, imposant des dépenses inutiles au fermier pour les maintenir en bon état, et offrant au propriétaire un prétexte pour demander un fermage hors de proportion avec la valeur de la propriété.

Parmi quelques instruments qu'il recommande, nous signalerons la charrue fouilleuse, qui nous semble appelée à rendre dans certains cas de grands services. C'est une forte charrue dont le soc est en fer de lance, et n'a pas de versoir. Elle exige deux bons chevaux, un laboureur actif et un jeune garçon pour conduire les chevaux. Une charrue ordinaire fonctionne devant la charrue fouilleuse, et trace son sillon dans le sol actif. La charrue fouilleuse marche au fond de ce sillon, tranche

et rompt le sous-sol ; le prochain sillon du sol actif se versera sur ce sillon ouvert du sous-sol. Les pierres amenées à la surface par la charrue fouilleuse sont jetées de côté par le jeune garçon. Il porte un sac de fiches de bois qui lui servent à marquer les endroits où se rencontrent des pierres trop grandes pour que la charrue les déplace, et qu'il faudra extraire à la pioche. De cette manière, en outre de la profondeur du labour ordinaire, le sous-sol est rompu et pulvérisé à une profondeur supplémentaire qui peut aller jusqu'à dix-huit pouces, sans cependant qu'aucune partie de ce sous-sol soit amené à la surface ou mêlé avec le sol actif.

La charrue fouilleuse est bien vieille en Angleterre. Un écrivain qui vivait il y a plus de deux siècles. Hartlib, fait mention d'un "ingénieur fermier du comté de Kent qui donnait un fort beau labour avec deux charrues, lesquelles fonctionnaient étagées l'une au-dessus de l'autre dans le même sillon."

M. le comte de Manoir a eu l'heureuse idée d'introduire cet instrument en France. et le comice agricole de Seine-et-Marne lui en a témoigné sa reconnaissance par l'hommage d'une médaille d'or. M. du Manoir est un de ces grands propriétaires (et la France commence à en compter un certain nombre) qui consacrent leurs loisirs à la belle mission de faire progresser l'agriculture. Il a choisi parmi ses fermes le domaine de Forges près Montereau, et il a appelé pour le faire valoir sous ses yeux l'Anglais M. Tackeray. Nous allons donc avoir, ou plutôt nous avons depuis deux ou trois ans un spécimen authentique du mode anglais d'exploitation. Nous souhaitons sincèrement que la tentative continue à être heureuse, et que son auteur ne rencontre pas d'obstacle insurmontables dans les habitudes invétérées et la fougue capricieuse de nos journaliers, si différentes des habitudes régulières et de la persévérance froide des journaliers de la Grande-Bretagne.

LE PETIT COURRIER DE MONTREAL.

NOUVELLES DE MONTREAL, DE PARTOUT ET D'AILLEURS.

(De omnibus rebus et quibusdam aliis.)



AINSI, c'est entendu, M. le Directeur, vous me donnez mes coudées franches dans le domaine de la causerie et des nouvelles. Point de censure, point de règles, point de bornes, j'écrirai ce que je voudrai, comme je voudrai et quand je voudrai, pourvu que je sois dans les limites d'une saine moralité, que mon *courrier* soit toujours convenable et comme il faut, et qu'il vous arrive à la fin de chaque mois à l'heure dite.

C'est entendu.

J'irai, à droite, à gauche, en ville, en campagne, sur la terre et sur l'onde, en Europe et en Amérique, en Asie, en Afrique, partout enfin où bon me semblera vous ne direz rien ?

Rien, c'est entendu.

Alors, mon cher Directeur, touchez là le marché est conclu. Je m' lance dès aujourd'hui dans le feuilleton, la chronique, les nouvelles à la main et Dieu garde vos lecteurs contre les dangers soporifiques de mes articles.

Telle fut, mesdames et messieurs, la fin d'une longue conversation de deux heures que j'eus il y a quelques jours, dans les bureaux de la *Revue Canadienne*, avec Monsieur le Directeur de l'*Album*. Comme vous voyez, avant d'entreprendre la rédaction du *Petit Courrier de Montréal*, j'ai voulu m'assurer une pleine liberté d'action et de pensée et une grande latitude. Maintenant si je ne vous amuse pas, ça sera ma faute.

Je n'aime pas les prospectus, les avant-propos et les préfaces. Ça m'ennuie énormément. Je débiterais donc sans tambour ni trompettes, n'était la nécessité de no-

uer connaissance avec son lecteur et de lui dire qui l'on est et ce qu'on a l'intention de faire.

Qui suis-je ? un jeune avocat sans cause, que vous ne pourrez reconnaître au milieu de tous ceux qu'il y a à Montréal dans la même catégorie ; un simple conteur, assez curieux, un peu bavard, au demeurant le meilleur garçon du monde, ne faisant tout juste de médisance que ce qu'il en faut pour s'amuser, sans faire tort à personne.

Ce que j'ai l'intention de faire ? Un peu d'anecdote, de satire, d'histoire, de chronique, de portrait, d'articles de mœurs bref, un peu de tout. Le *Petit Courrier* sera à proprement parler une mosaïque universelle.

L'histoire qui court, le bon mot qui circule, la petite malice qu'on colporte, le beau temps, la pluie, une rumeur, un rien, un de ces riens qui vivent ce qui vivent les roses, l'espace d'un matin, feront les frais de ce babillage périodique.

Que si Montréal manque de faits et de nouvelles, le *Petit Courrier* enfourchera promptement son bidet et plus rapide que la vapeur, que dis-je ? Es-ce que ça avance la vapeur ? pardon ! plus rapide que le télégraphe électrique, il fera en un clin-d'œil le tour du monde pour en rapporter la substance de ses caquets quotidiens.

Tout a la fois de Montréal, du Canada et cosmopolite, tout ce qui se nomme actualité est de mon ministère puisqu'on vient de me donner le porte-feuille de l'apropos.

J'aurai l'œil à toutes les fenêtres, l'oreille à toutes les serrures, je serai le Tacite des petites choses, le Plutarque des petites célébrités. Possédant le privilège d'omniscience et le don d'ubiquité, je saurai tout, j'entendrai tout, dans les salons, dans la rue, au Palais, au château, jusque dans l'hôtel des ministres et même à l'église ; car j'entends que rien ne m'échappe et je prétends pouvoir dire comme le défunt Boileau :

Eh ! qui saurait sans moi que Cotin a prêché ?

« Rien de nouveau, écrivait un jour un caporal, chef de poste, en tête de son rapport, rien de nouveau si ce n'est que le tonnerre est tombé sur le quartier, qu'il a tué trois hommes et mis le feu à la caserne. » Rien de nouveau, dirais-je aussi à mon tour, si ce n'est le nouveau parlement, le ministère en déroute, la prochaine ouverture des chambres, les mille bruits politiques, la causerie des salons, les faits divers, etc, et par-dessus tout les frasques, le dévergondage de la température qui joue

de son reste comme le ministère, pour nous faire enlever.

Bienheureux St. Janvier ! qu'êtes vous donc devenu ? Avez-vous oublié que nous sommes sous votre protection spéciale ou bien seriez vous moins bon et moins puissant aujourd'hui que vous ne l'étiez ces années passées ? Dites-moi plutôt, ne seriez vous pas par hasard ministériel que vous pleurez comme une madelaine depuis le commencement de l'année ? Je ne vous croyais pas si arriéré, parole d'honneur.

Les plus anciens habitans y perdent leur latin. C'est à ne plus s'y reconnaître. On a dit quelquefois : le temps est capricieux comme une jolie femme. Eh ! bien, moi qui vous parle, je vous dis franchement, que si j'aimais une jolie femme et qu'elle fut aussi capricieuse que le temps que nous avons eu depuis deux mois, j'y renoncerais ou je boirais de la cigüe. Il n'y aurait pas moyen de s'entendre, pas le moins du monde. Ça peut-être amusant un temps pareil, pour ceux qui cultivent des tableaux météorologique, mais comme je n'aime pas ce genre de récréation et de passe-temps, j'abandonne la température à ses remords.

Elle doit en être bourrelée la misérable, pour avoir mené une vie aussi licencieuse et débauchée ; pour avoir affligé et désolé nos villes et nos campagnes. Si nous sommes tristes et rêveurs, c'est sa faute. Comment voulez-vous que nous soyons gais et dispos ? Nous ne voyons pas le blanc manteau de l'hiver couvrir nos champs nus et frileux ; nous n'entendons pas tinter les joyeuses clochettes des voitures ; pas de belles promenades en sleigh, pas de fêtes, pas de bals, rien des amusements ordinaires de la saison. Nos rues sont sales et crotées. Nos chaudes fourrures sont lourdes, trempées et ruisselantes ; gens et bêtes se désolent de barbotter à l'heure qu'il est comme en pleine automne dans le fumier.

Il est écrit que la Bissextille année 1848 sera une année fameuse. Aussi ne manquerais-je pas d'enregistrer tous ses hauts faits. Commençons par les phénomènes potagers, comme dit un brave bourgeois de ma connaissance, en parlant des fruits de son jardin. Aux premiers jours de janvier, on a labouré dans les champs aux environs de Montréal, on a cueilli des herbes pour la soupe, des salades, des fleurs dans les jardins ; on a entaillé des érables et la sève a coulé comme au printemps. Les gens s'étonnent, ils ont tort. *Nil admirari*, ne s'étonner de rien, voilà quelle devrait être notre devise par le temps qui

court. Ne vivons nous pas au siècle des merveilles et du miracle ? Qu'est-ce après tout qu'une pauvre herbe, une fleur qui croît en janvier à côté de l'éclair télégraphique, de l'éther et du chloroforme ?

Le mois écoulé a été tout entier aux agitations du forum et de la politique. Vous savez la complète déconfiture du ministère. Il en est tout penaud et ne sait où se fourrer pour cacher sa honte. On dit même et on assure que c'est bien vrai, qu'un de ces pauvres ministres déconfits, a commis un de ces jours derniers par distraction une grave erreur, a l'insar du bon roi Dagobert....

Les préoccupations des salons politiques ont fait ajourner bien des fêtes. L'approche de la danse parlementaire a toujours nui à l'autre et la politique fait beaucoup de tort à la Polka. On ne parle pas du moindre bal. Le château de Monklands ne s'est pas même encore ouvert pour de grandes réceptions. Quoique la danse soit l'exercice le plus salutaire et le plus aimable, il n'est pas encore question de bal dans cet hôtel privilégié, qui devrait donner l'élan et le signal. Les réunions se bornent à quelques diners, où l'on cause et l'on s'amuse si bien, qu'on regrette qu'ils ne soient pas suivis de soirées dansantes. Consolons nous ça, viendra peut-être quand nous serons sortis de la tourmente politique.

L'hiver joue vraiment de malheur, non seulement ici mais par tout le monde. Vous n'entendez parler que désastres, sinistres, désolation. En Angleterre, a part de la crise financière, le typhus sévit avec intensité. L'Irlande fait entendre plus que jamais ses cris de détresse. La moitié de la France à la grippe et l'autre moitié lui fait de la tisane en attendant qu'elle soit grippée à son tour.

Le scandale est aussi à l'ordre du jour en France. Les plus hautes régions donnent l'exemple et bien des gens commencent à se demander si les *Mystères de Paris* qui nous ont fait des mœurs intimes des salons de la capitale une peinture si peu flattée, ne sont point encore demeurés au-dessous de la vérité. A l'heure qu'il est tout Paris parle des chagrins domestiques et des discordes conjugales d'un diplomate, du fils d'un Maréchal de France de M. le Comte Mortier.

Cette affaire scandaleuse et bizarre est le pendant ou, pour mieux dire, le revers de l'affaire Praalin. D'un côté un mari fatigué des obsessions et des reproches d'une passion exaltée et jalouse, qui s'en délivre

par l'assassinat ; de l'autre un homme désespéré des froideurs et des rebuts de sa femme, qui tente de la ramener par le suicide et par le meurtre de leurs enfans.

Nos lecteurs connaissent cette scène terrible jouée récemment encore dans une chambre de l'hôtel Chatam à Paris et dont la presse entière a retenti. Un matin Mme Mortier reçoit, au domicile qu'elle occupait seule, séparée, *proprio motu*, de son mari, une lettre de ce dernier écrite sous l'empire d'un égarement manifeste et où il annonçait que, poussé à bout par les dédains de sa femme, il allait chercher dans une mort volontaire la fin et l'oubli de ses maux, en entraînant avec lui dans la tombe sa fille et son fils, tendres fruits d'un hymen constamment malheureux.

A cette menace, qui paraît tout près d'être suivie d'effet, Mme Mortier court prévenir les autorités ; on fait le siège de la chambre où M. Mortier, un rasoir à la main, tient sur ses genoux ses enfans, séparés seulement de la mort par le caprice d'un insensé. On le somme d'ouvrir, il refuse. On parle, on s'efforce de le calmer. Enfin après deux heures de mortelles angoisses, on parvient à pénétrer près de lui, on lui arrache ses victimes plus mortes que vives. on le désarme et on l'entraîne dans une maison d'aliénés. Et le lendemain tout Paris apprend avec stupeur que M. le comte Mortier, un ambassadeur, un homme d'Etat, qui concourait encore la vicille aux destinées de son pays, est subitement devenu fou.

Eh bien ! non, il n'était point fou. Telle est du moins sa prétention, tel est le dire sur lequel il appelle le contrôle de la justice, l'examen de la Faculté. Suivant lui, les jours de ses enfans et les siens n'ont jamais couru l'ombre d'un danger. La tragédie presque sanglante de l'hôtel Chatam n'était qu'une comédie imaginée pour rappeler, par la voie de la terreur et de la compassion, une épouse plus aimée qu'aimante au foyer conjugal qu'elle fuit. En un mot, M. le comte Mortier, à l'en croire, ne serait fou que de sa femme, ce qui est la plus légitime, et la plus excusable des folies. Ce n'est pas, au surplus la faute de Mme Mortier si cette maladie conjugale est passée chez son pauvre mari à l'état incurable : les pièces du procès attestent qu'elle a tout fait pour l'en guérir.

C'est sans doute à quelques exemples de ce genre, trop communs hélas ! aujourd'hui dans les hauts lieux de la société française qu'il faut attribuer la détermina-

tion que vient de prendre le célèbre écrivain M. de Balzac d'aller se marier à l'étranger. En fait de beau sexe, M. de Balzac se méfie des fruits indigènes. Il a tant étudié les françaises, qu'il se croit sûr, dit-il, de trouver une chance meilleure en quelque lieu du monde que ce soit. Nouveau Diogène, M. de Balzac cherche une femme. D'aucuns prétendent qu'il l'a trouvée et donnent même sur son mariage des détails que nos propres renseignements nous autorisent à considérer comme apocryphes. On a parlé d'une princesse allemande, polonaise, lithuanienne. Erreur ! M. de Balzac ne s'enchaîne pas pour si peu. M. de Balzac ne vise rien moins qu'à une princesse de sang impérial, n'importe laquelle. . . ., mais il attend qu'elle ait trente ans, véritable âge d'or du beau sexe, avant lequel, au dire de l'auteur du *Père Goriot*, la femme n'existe que pour mémoire.

Mais voici bien un autre mariage fameux que nous annoncent les journaux français c'est celui d'un marquis de Boissy avec la comtesse Guiccioli célébrée par lord Byron. Je croyais que cette beauté historique, était à l'heure qu'il est passée à l'état de médaille et qu'elle n'empruntait plus son prix qu'à son antiquité. Il n'en est rien. Je me trompais grossière-

ment. Une chronique Parisienne nous apprend que bien que la comtesse Guiccioli soit d'un âge (50 ans) dont M. de Balzac n'a pas encore osé célébrer les attraits elle est une exception parmi ses contemporains. Elle porte avec grâce son demi-siècle. Ses traits sont réguliers et fins, elle a de magnifiques cheveux blonds, sa personne a conservé toute son élégance, et l'âge ne lui a donné qu'un gracieux embonpoint ; car la comtesse en a rappelé de cette toux et de cette consommation qui inquiétaient si fort ses amis : elle se porte à merveille. Aujourd'hui, il y a trois ans à peine, dans un bal de l'ambassade d'Angleterre, elle fit sensation, non pas à cause de lord Byron, mais bien par elle-même. C'était un bal déguisé ; Mme Guiccioli était costumée en déesse de la Nuit : elle avait une robe de crêpe bleu foncé, étoilée d'or et un croissant de diamants sur le front. La sombre couleur de son vêtement faisait valoir ses cheveux blonds et ses blanches épaules. Chacun était d'avis que c'était une nuit fort agréable.

Les dernières nouvelles de l'Algérie disent qu'Abd-el-Kader a été pris. . . par la grippe, qu'il s'est soumis à un traitement de pâte de *Ragnault* et qu'il s'est abonné au *Journal des Débats*.

FIGARO.

SOMMAIRE DE CETTE LIVRAISON.

POÉSIE.—Le Zodiaque, Satires, le Peuple Juif, par M. Barthélemy. ROMANS ET NOUVELLES.—Le Médecin du Village. NOTICES BIOGRAPHIQUES.—Le Cardinal Gizzi par Anatole de Laforge. ARCHÉOLOGIE CANADIENNE.—Tombeau découvert à Pénétanguishine (Haut-Canada). HYGIÈNE.—La mode, ses caprices et ses vœux par le Dr. Goullin. La Beauté.—Poésie. Chronique Américaine par Charles de Boigne.—Revue Agricole.—Revue Scientifique.—Le Petit Gourrier de Montréal.

LE PRÉSENT NO. CONTIENT UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Le Directeur, Rédacteur-en-Chef, LOUIS O. LE TOURNEUX.